

INTRODUCTION GENERALE

0.1 Objet du travail

Ce travail de recherche analyse deux romans à savoir ; *Une si longue lettre* de Mariama Ba et *Concubine* d'Elechi Amadi pour montrer la place de la femme dans la société, la façon dont la société traite la femme, la perception que la société a concernant la place de la femme.

Oakley (1985 :9) déclare que : « tout le monde connaît que l'homme et la femme sont différents, mais derrière cette connaissance il y a certaines questions qui se posent : comment est-ce qu'ils sont différents ? Quel est le niveau de cette différence ? Quelle est son importance dans la façon dont l'homme et la femme se comportent et sont traités dans la société ? »

La perception traditionnelle de la place de la femme dans la société est à la base de la discrimination contre la femme dans la société, car la femme est considérée comme un être secondaire, un outil que l'homme doit utiliser pour la production des enfants, une esclave au service des besoins de l'homme et dont le rôle consiste à s'occuper des tâches ménagères, à prendre soin des enfants, à satisfaire les besoins sexuels de l'homme, à garder silence quand l'homme parle. La naissance d'un enfant mâle a plus de valeur que celle d'un enfant femelle.

La religion joue aussi un grand rôle dans cette perception de la place de la femme dans la société. La femme, comme toute autre personne dans la société, croit aussi aux Écritures saintes. On trouve que les mêmes Écritures saintes mettent la femme dans une position de faiblesse, une position secondaire par rapport à son homologue masculin. Par exemple, la Bible dans Genèse (1: 26) (2003 : 10) dit que : « puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre ». Puis dans Genèse (2 : 18) (2003 :

10) la Bible dit que : « L'éternel Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul : je lui ferai une aide semblable à lui ». La Bible nous parle d'abord de la création de l'homme en première position suivie de celle de la femme en seconde position.

Quant à l'Islam, en vertu de sa charia (loi) et sa tradition, la femme est vraiment dans une position subalterne. En effet pour l'Islam, la femme vient après les incroyants et les esclaves ([HTTP : //www. whyislam.org](http://www.whyyislam.org)) ou bien ([http://www. /esrèphe: Sorbonne. fr/index 3659.html](http://www.esrèphe.fr/index3659.html)).

La société moderne établit aussi une distinction entre l'homme et la femme dans ce sens que certains établissements scolaires sont uniquement réservés aux filles. On trouve encore aujourd'hui en Zambie ce genre d'écoles, notamment Ibenga Girls à Masaiti, Fatima Girls à Ndola, Roma Girls à Lusaka, Lwitikila Girls à Lwitikila, Luanshya Girls à Luanshya. Il existe aussi des écoles pour les garçons comme : Munali Boys à Lusaka, Luanshya Boys à Luanshya, Kasama Boys à kasama, Saint Clement à Mansa.

Le sport n'est pas en reste. Bien que les femmes participent à certaines compétitions traditionnellement réservées aux hommes, il y a toujours la séparation : les femmes entre elles et les hommes entre eux. La même discrimination existe dans les églises. Bien que dans certaines églises les femmes prêchent, ce n'est pas le cas dans d'autres, il n'est pas permis à la femme de se mettre devant les hommes pour prêcher. Dans le domaine de la couture, la façon de s'habiller de la femme diffère de celle de l'homme. Du point de vue professionnel, certains métiers sont réservés aux hommes bien qu'une minorité de femmes y ait également accès.

Le langage quotidien atteste également de la distinction entre l'homme et la femme. Par exemple quand une fille est très active dans un jeu ,on dit : « ne joue pas comme un garçon ou bien pourquoi est-ce que tu joues comme un garçon ? ». On dit aussi que la femme est un être faible.

Biologiquement, on voit aussi une distinction physique entre l'homme et la femme, l'homme est considéré comme étant physiquement plus fort que la femme bien que ce n'est pas toujours le cas.

Malgré la distinction entre l'homme et la femme, la femme étant aussi un être humain a un mot à dire sur sa place dans la société. L'adoption du nom du mari par la femme joue aussi un grand rôle dans cette perception. La grammaire française favorise le masculin, par exemple même s'il y a dix femmes contre un petit garçon, l'accord prend le masculin. Dans l'histoire de la Bible, aucune femme n'était apôtre de Jésus. Alors quelle est la place de la femme dans notre corpus ?

0.2 Énoncé du problème

Des questions de perception et interprétation se posent quant à la place de la femme telle qu'elle est présentée dans les deux œuvres littéraires ; *Une si longue lettre* de Mariama Ba, qui est une femme et *Concubine* d'Elechi Amadi, qui est un homme. Ce travail étudie le statut social de la femme dans deux œuvres écrites par deux écrivains de sexe différents. Il examine la manière dont l'homme et la femme vivent dans la société, comment l'homme et la femme se perçoivent mutuellement dans ces deux œuvres littéraires sous examen ; *Une si longue lettre* de Mariama Ba et *Concubine* d'Elechi Amadi.

0.3 Problématique.

L'on se pose certaines questions sur l'auteur de chaque œuvre littéraire. Par exemple, qui est l'auteur, quelle est sa vie, quel est son point de vue ? On se pose ces questions, car l'expérience de la vie de l'auteur marque d'une certaine façon son écriture. En effet les œuvres de Mariama Ba et d'Elechi Amadi sont influencées par leurs expériences personnelles. C'est ce qui conduira la problématique de notre travail.

0.3.1 Quelle est la place de la femme dans les deux romans de notre analyse ?

0.3.2 Comment y vivent les personnages masculins et féminins ?

0.3.3 Quelle réaction trouve-t-on de la femme face au comportement masculin dans *Une si longue lettre* et *Concubine* ?

0.4 But de la recherche.

Le but majeur de cette recherche est d'établir la place de la femme dans les deux romans examinés ; *Une si longue lettre* de Mariama Ba et *Concubine* d'Elechi Amadi. La prise de conscience de la femme conduit à la révolte qui, elle aussi, mène à des actes. Ces actes permettront à la femme de se libérer de la domination masculine. C'est ce que l'on va vérifier en analysant les deux romans à l'étude.

0.5 Objectifs spécifiques du projet.

0.5.1 Analyser la position ou la place de la femme dans les deux romans à l'étude.

0.5.2 Analyser la vie de l'homme et de la femme dans la société, voir comment ils vivent dans les récits de deux romans susmentionnés.

0.5.3 Enfin, y analyser la réaction de la femme face au comportement masculin dans *Une si longue lettre* et *Concubine*.

0.6 Importance de la recherche

On espère que les résultats de cette recherche vont contribuer aux études féministes en littératures africaines. En effet, cette place constitue un sujet primordial dans la lutte contre l'inégalité des sexes. La société doit donner à la femme la chance de prouver ses capacités

intellectuelles. Aujourd'hui, on parle de la violence contre la femme, de la discrimination en matière d'emploi et de représentation en politique, pour ne citer que ceux-là. On espère aussi que les résultats de cette recherche vont contribuer à la transformation ou au changement de la façon dont la société perçoit la place de la femme. Ces résultats seront utiles au corps professoral et académique, au corps étudiantin pour une meilleure compréhension du problème de l'égalité des sexes.

0.7 Cadrage théorique

Dans cette recherche, on va s'appuyer sur l'analyse textuelle qui sera secondée par le féminisme et la psychanalyse. L'analyse d'*Une si longue lettre* et *Concubine* va se fonder méthodologiquement sur les deux théories ; le féminisme et la psychanalyse qui permettront à la femme de se découvrir et découvrir sa place dans la société. Les théories considérées seront développées dans le deuxième chapitre.

0.8 Définitions des termes opérationnels

0.8.1 **Sexe** : conformation particulière qui distingue l'homme de la femme en leur assignant un rôle déterminé.

0.8.2 **Genre** : le genre est soit le masculin, soit le féminin, c'est la catégorie linguistique plus ou moins en relation avec l'appartenance au sexe masculin, au sexe féminin.

0.8.3 **Rôle** : la conduite sociale de quelqu'un qui joue dans le monde un certain personnage.

C'est l'influence que l'on exerce, la fonction que l'on remplit.

0.8.4 **Société** : d'une façon littérale quand on parle de la société, on parle des relations mondaines, sociales. C'est l'ensemble de personnes qui se réunissent habituellement en raison d'affinités de classe. C'est aussi un état particulier à certains êtres vivants, qui vivent en groupes organisés. C'est l'ensemble des personnes entre lesquelles existent des rapports organisés (avec institutions, sanctions, etc.) ; ensemble des forces du milieu agissant sur les individus.

0.8.5 **Place** : endroit, position qu'une personne occupe, qu'elle peut ou doit occuper.

0.8.6 **Religion** : système de croyances et de pratiques propre à un groupe social

0.8.7 **Femme** : être humain du sexe féminin.

0.8.8 **Homme** : être humain mâle et adulte

0.8.9 **Esclave** : personne qui n'est pas de condition libre, qui est sous la puissance absolue d'un maître. Personne qui se soumet complètement.

0.8.10 **Incroyant** : qui n'est pas croyant, qui refuse de croire (en matière de religion).

0.8.11 **Perception** : fonction par laquelle l'esprit se représente les objets.

0.8.12 **Islam** : religion prêchée par Mahomet et fondée sur le Coran.

0.8.13 **Dieu** : l'être suprême, le Dieu des chrétiens, des musulmans, le Bon Dieu, Principe Supérieur, Personnel et Unique de la Civilisation chrétienne et biblique.

0.8.14 **Tradition** : ensemble des notions relatives au passé ainsi transmises de génération en génération, manière de penser, de faire ou d'agir, qui est un héritage du passé.

0.8.15 **Moderne** : actuel, contemporain. Les temps modernes, qui bénéficient des progrès récents, correspondent au goût actuel.

0.9 Division du travail

Ce travail est divisé en six(6) parties ; deux sections et quatre chapitres.

La première section c'est l'introduction générale suivie du premier chapitre qui est l'état de la question. Ce chapitre présente les travaux déjà faits par d'autres auteurs en rapport avec la place de la femme dans la société des romans analysés. Le premier chapitre est divisé en dix sections ; les œuvres : de Sembene Ousmane, d'Abdoulaye, d'Eza Boto, de Frank, de Calixthe Beyala, de Chinua Achebe, d'Emecheta Buchi, d'Elechi Amadi, de Mariama Ba, d'Aminata Sow Fall. Certaines sections ont des sous-sections.

Le deuxième chapitre c'est le cadrage théorique. Ce chapitre parle de l'analyse textuelle fondée méthodiquement sur deux théories ; le féminisme et la psychanalyse.

Le troisième chapitre c'est le synoptique des deux textes du corpus. Ce chapitre présente la bibliographie de chaque auteur ; Mariama Ba et Elechi Amadi. Il présente aussi le résumé de chaque œuvre littéraire et les thèmes, en l'occurrence *Une si longue lettre* de Mariama Ba et *Concubine* d'Elechi Amadi.

Le quatrième chapitre, qui est le dernier chapitre constitue l'analyse proprement dite pour montrer la place de la femme dans la société telle qu'elle est présentée dans *Une si longue lettre* et *Concubine*. Enfin, la dernière section livre la conclusion générale.

CHAPITRE UN : ÉTAT DE LA QUESTION

1.0 Introduction partielle

Il existe une si vaste documentation concernant la place de la femme dans la société qu'on ne peut pas tout mentionner, mais on y puisera des informations substantielles.

Ce chapitre présente des travaux déjà faits par d'autres auteurs en rapport avec la place de la femme dans les romans qu'on analyse ; *Une si longue lettre* et *Concubine*. Il présente ce que les autres auteurs disent de la femme dans leurs sociétés.

1.1 L'image de la femme dans les œuvres de Sembene Ousmane.

Ousmane Sembene, né le 1^{er} janvier 1923 à Ziguinchor, Sénégal, mort le 9 juin 2007 à Dakar, Sénégal, est un écrivain, réalisateur, acteur et cinéaste majeur de l'Afrique contemporaine, connu pour ses aspects militants sur les questions politiques et sociales.

Dans *The Last of the empire*, Ousmane met la femme dans une position supérieure. Il donne l'exemple de Nafissatou, une femme qui occupe une position ministérielle, comme ministre des Affaires des femmes, mais son homologue « homme » a toujours le pouvoir dans ses mains. L'importance de la femme est accentuée seulement dans son association avec son mari, comme dans le cas de Djia Umrel Ba, la femme de Doyen Cheikh Tidiane Salle, ministre de justice, et d'autres épouses des ministres. *The last of the Empire* d'Ousmane est une histoire de la lutte de pouvoir politique entre deux hommes et non pas entre la femme et l'homme. C'est aussi un monde dominé par le pouvoir masculin (Ousmane 1983 : 30).

Bien que la femme puisse aussi occuper une position supérieure, comme ministre, l'homme domine toujours dans cette société. Par exemple, quand l'on croyait que le président était mort

ou enlevé, l'auteur montre que la lutte de pouvoir politique pour remplacer le feu président était seulement entre deux hommes, Douba et Mamlat. La femme n'est pas mentionnée dans cette lutte.

Malgré cette domination masculine, l'auteur montre comment Djia Umrel Ba était sûre de sa personne féminine. Elle ne voulait pas contredire son mari devant une autre personne. Elle était modeste, docile, soumise, mais quand les choses n'allaient pas très bien, elle n'hésitait pas à faire entendre sa voix pour dénoncer l'injustice sociale. Elle présentait donc l'image d'une femme courageuse et mieux informée, peut-être plus que n'importe quel autre personnage masculin, son mari inclus. Elle a une connaissance vaste. Par exemple, d'après elle, une femme ne peut pas être appelée « first lady » si elle n'est pas née dans ce pays. Elle demande aux hommes politiques de ne plus se marier avec des femmes étrangères s'ils veulent assumer une position politique. En effet, l'auteur présente Umrel comme la porte-parole d'une nouvelle société où l'homme et la femme peuvent s'exprimer librement et participer également dans le développement de leur société. Ousmane espère que son œuvre puisse forcer les politiques sénégalais et africains au pouvoir de changer leurs attitudes vis-à-vis la femme, en offrant l'égalité à tout le monde dans toute chose (Ousmane 1983 : 133).

En outre, dans *Xala*, Ousmane montre comment la société musulmane encourage la polygamie quand il dit : « Avec ses premières rentrées substantielles, en bon musulman non pratiquant, il amena sa première épouse en pèlerinage à La Mecque. D'où son titre « El Hadji » au masculin et pour sa femme d'« Adjà ». Avec celle-ci, il avait six enfants, dont l'aînée, Rama, fréquente l'Université. La seconde femme du nom d'Oumi N'doye, lui avait donné cinq enfants. A ce jour, El Hadji avait deux femmes, une chaîne de gosses. Onze, chacune des familles disposait d'une villa. Cette troisième union le hissait au rang de la notabilité traditionnelle. En même temps,

c'était une promotion. Pour ce troisième mariage, la partie traditionaliste se tenant chez les parents de la jeune fille ». L'homme pouvait avoir plusieurs femmes, mais ce n'était pas le cas avec la femme. La femme ne pouvait qu'être fidèle à son mari, pas plus (Ousmane 1973 :12).

1.2 L'image de la femme dans l'œuvre d'Abdoulaye Sadj.

Abdoulaye Sadj est un écrivain sénégalais né à Rufisque en 1910 et mort à Rufisque le 25 décembre 1961.

D'après l'auteur, Nini est l'éternel portrait moral de la femme, qu'elle soit du Sénégal, des Antilles ou des deux Amériques. C'est le portrait de l'être physiquement et moralement, hybride qui, dans l'inconscience de ses réactions les plus spontanées, cherche toujours à s'élever au-dessus de la condition qui lui est faite, c'est-à-dire au-dessus d'une humanité qu'il considère comme inférieure mais à laquelle un destin le lie inexorablement. L'auteur croit qu'il est plus charitable d'offrir à la femme comme dans un miroir, la réalité de ce qu'elle est. Qu'elle soit noire, mulâtresse, blanche, jaune ou rouge, aucune race ne doit être considérée comme inférieure à l'homme quel que soit sa race pour un mariage. Nini, la mulâtresse, n'a pas respecté le système de caste. Elle a accepté comme mari, N'diaye Matar, l'homme de son choix, un homme qui n'était pas de sa race (Sadj 1988 :9).

1.3 L'image de la femme dans l'œuvre d'Eza Boto.

Eza Boto est un écrivain sénégalais né le 30 juin 1932 à Akometam et mort le 7 octobre 2001

Dans son œuvre *Ville cruelle*, Boto montre comment cette femme courageuse n'a pas hésité d'affronter un homme dans une discussion tête-à-tête en disant :

Je ne te demande plus de m'épouser, dit-elle ;

Seulement, explique-moi pourquoi tu m'abandonnes

Ainsi. Comment as-tu oublié tout le temps que nous

avons vécu ensemble ? Toutes les choses que tu me disais

Et que j'étais belle et que j'étais la seule femme au monde

avec laquelle tu te plaisais vraiment. Est-ce que j'ai fait

quelque chose qui t'a dégoûté de moi ? Est-ce que...

explique-moi, j'ai besoin de comprendre. Banda se taisait.

Au bout d'un petit moment, il lâcha imprudemment et avec colère :

-ma mère !

-quoi ta mère ?

-parfaitement, ma mère. Elle craignait que tu ne sois devenue

stérile. Tu avais couché avec tant d'hommes paraît-il

Il évitait son regard qu'il sentait lui fouetter le visage.

Banda, murmura-t-elle tout bas, en plissant la bouche

Tu devrais avoir honte. Ta mère a dit ça et tu l'as

écoutée complaisamment. Resteras-tu donc toujours

un enfant ? Mais elle sera bientôt morte, ta mère,

est-ce que tu ne vois pas cela ? (Boto 1971 :9).

Cette femme s'exprime librement et sans peur. Elle dit ce qu'elle sent dans son 'fort' intérieur sans tenir compte de la présence masculine. Elle voit dans l'homme un être humain comme tout autre et jamais un demi-dieu.

1.4 L'image de la femme dans l'œuvre de Frank.

Frank pense que l'homme africain est responsable des problèmes que la femme africaine traverse. Il est l'ennemi, l'exploiteur et l'opresseur de la femme africaine. D'après l'auteur, il y a une guerre entre l'homme et la femme. Pour remédier cette situation, il conseille à la femme africaine d'être prudente quand il s'agit de traiter avec l'homme. Il constate qu'il est difficile pour l'homme africain de travailler ensemble pour résoudre les problèmes que traverse le continent africain parce que l'homme africain est égoïste, il se voit d'abord lui-même, il est centré sur lui-même. L'auteur pense que la solution aux problèmes que connaît la femme africaine ne dépend pas de la femme seule, mais plutôt demande la participation de l'homme aussi. Donc, la collaboration entre l'homme et la femme pour résoudre ces problèmes (Frank 1987 : 24).

1.5 L'image de la femme dans les œuvres de Beyala.

Beyala écrivaine Camerounaise, née en 1961.

Dans son ouvrage *C'est le Soleil qui m'a brûlée*, Beyala présente l'image d'une femme révoltée, la révolte de la femme face à un système injuste et brutal. À travers son personnage féminin Ateba, Beyala montre comment cette femme exprime son dégoût pour l'homme qu'elle n'entrevoit que dans des rapports purement érotiques et brutaux. Ateba est une fille douce,

respectueuse et soumise comme dans les cultures africaines. Elle devient une rebelle à cause des turpitudes de la vie et des épreuves douloureuses telles que la mort de son amie qu'elle impute à l'homme. Elle comprend mieux pourquoi l'homme a réussi à mettre l'humanité à son pied. Il est celui qui détruit, saccage, mutile, mais réussit à se blanchir les mains en un clin d'œil. Ateba fait passer le message qui décrit les relations complexes entre l'homme et la femme. Ateba est attirée par Jean, mais son discours tend à la convaincre du contraire. Elle cherche à refréner le désir qu'elle éprouve pour l'homme en mettant autant de mépris dans son regard et de réticences dans ses gestes pour le repousser. La femme devient ainsi le parangon de la suprématie féminine par la domination de l'homme. Dans la plupart des œuvres de Beyala, la femme est l'héroïne, elle est au centre des préoccupations sociales avec des référents symboliques divergents (Beyala 1985 : 35).

De plus, dans *L'homme qui m'offrait le ciel*, Beyala montre comment Andela, l'héroïne est une femme amoureuse qui a perdu toute capacité de discerner le vrai amour d'une aventure sans lendemain avec un homme marié. François Ackermann l'abreuve de mots doux et elle se laisse langoureusement flotter sur les nuages qu'il lui apporte et le ciel qu'il lui offre la suffit. D'après Calixthe Beyala, c'est toujours l'homme qui est à l'origine des malheurs de la femme, qui la consume et qui l'attire vers le bas, vers la prostitution à la fin de *C'est le soleil qui m'a brûlée* et la plonge dans un profond désarroi dans *l'homme qui m'offrait le ciel*. Pour l'auteur, l'amour se veut, dans un premier temps, un complexe discursif, un ensemble théorique qui présentent l'homme comme un objet de réflexion. L'auteure décrit le lent processus selon lequel le mépris de l'homme pousse la femme dans les bras d'une autre femme. La passion dans cet ouvrage est alimentée des soubresauts qui inaugurent une nouvelle étape du récit : le renversement de la situation à l'avantage d'Andela par le biais de la victimisation (Beyala 2007 : 117).

1.6 L'image de la femme dans l'œuvre de Chinua Achebe.

Écrivain nigérian, né le 16 novembre 1930 à Ogidi, au Nigeria et mort le 21 mars, 2013 à Boston, États-Unis d'Amérique.

Dans *Things Fall Apart*, Achebe montre comment le personnage féminin est considéré comme un être de la deuxième classe, sans valeur quand il dit : « Okonkwo tue une chèvre pour l'une de ses épouses qui lui a donné trois garçons successivement ».

Lichendu aussi dans *Things Fall Apart* attire l'attention aux positions inférieure et supérieure de la femme en disant : « Nous savons tous que l'homme est le chef de famille, l'enfant appartient au pays natal de son père et jamais de sa mère, et pourtant nous disons « Nneka » la mère est suprême ! Pourquoi est-il ainsi ? » Cette domination masculine est reflétée dans cet ouvrage. Okonkwo se fâche contre son fils Nwoye qui préfère écouter les contes de sa mère sur la tortue qu'à ceux de violence de son père. Pour Okonkwo, les contes de sa mère n'étaient pas importants par rapport aux siens, parce qu'elle est une femme.

Dans *Things Fall Apart*, la femme est considérée comme un objet reproductif. Elle est là pour la production des enfants et pour aider son mari. Pour que la femme soit respectée dans la société, elle ne doit mettre au monde que des garçons. L'auteur montre comment Okonkwo a transformé son foyer dans un champ de bataille en battant régulièrement sa femme, Ekirefi. Okonkwo bat sa femme parce qu'elle n'a pas servi la nourriture à temps. Chinua Achebe présente la femme comme victime d'une société régulée par des normes culturelle et valeurs traditionnelles (Achebe 1958 : 122).

1.7 L'image de la femme dans les œuvres d'Emecheta Buchi.

Écrivaine nigérienne, enseignante et sociologue, née le 21 juillet 1944 à Lagos au Nigeria.

Dans son œuvre *The Joys of Motherhood*, Emecheta présente une dimension unique qui défie ce mythe que la maternité est synonyme à la réalisation féminine. Le symbole de Nnu Ego, qui dit : « qui travaille toute sa vie pour prendre soin de plusieurs enfants se trouve abandonné par ces derniers ». Emecheta croit que la femme est la source de l'humanité, mais qui parfois tourne contre elle . D'après elle, l'accouchement apporte de la joie à la mère et définit sa réalisation et position dans son ménage dans la société. Emecheta présente la nature progressive du personnage féminin à travers une exploration variée de thèmes d'affirmation féminine dans diverses facettes de la société qui déprime la femme de jouir de son existence d'être humain comme son homologue homme. Son message thématique est que même si devant un système oppressif des normes et pratiques qui encourage la subordination féminine, la femme doit s'efforcer pour son soutien ou pour se soutenir soi-même dans un monde dominé par le pouvoir masculin (Emecheta 1980).

Dans *The Second Class Citizen*, Emecheta à travers son personnage féminin Adoh, qui combat la pauvreté, le système patriarcal, le mariage et les coutumes qui l'assaillent. Elle combat sans cesse pour se libérer soi-même du joug de la discrimination qui désavantage la fille. Elle préfère mettre de côté une somme d'argent de l'aménagement du foyer pour lui permettre de s'inscrire aux examens. Elle défie l'autorité de son mari (Francis) en se procurant un appareil de contrôle des naissances malgré l'interdiction par son mari d'en obtenir. Son mari voulait qu'elle travaille dans l'industrie, mais elle a refusé et a choisi de travailler plutôt dans une bibliothèque. La femme prouve qu'elle a droit à un choix libre dans sa vie. Adah a refusé d'avoir des relations

sexuelles avec son mari jusqu'à ce qu'il accepte d'aller voir les Ndoles pour leur nouvelle maison. Elle est consciente du pouvoir masculin et continue sa lutte comme une héroïne existentialiste. A un bas âge, elle s'est décidée de ne jamais servir la nourriture à un homme tout en se mettant à genoux. Adah n'a pas hésité de quitter son mari quand il a brûlé son livre *The Brain Child* pour frustrer son rêve de devenir écrivaine. L'histoire d'Adah est la réplique d'une femme africaine moderne qui lutte contre le système patriarcal, la domination masculine et les coutumes sociales (Emecheta 1981 : 20).

1.8 L'image de la femme dans les œuvres d'Elechi Amadi.

Écrivain nigérian, né à Aluu au Nigeria en 1934.

La position d'Amadi sur la femme, et en particulière la femme africaine traditionnelle, est évidente qu'il a défendu la cause de l'émancipation et du pouvoir de la femme bien avant les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix quand le continent africain a commencé à réclamer l'égalité des sexes et l'action affirmative féminine. Amadi a écrit principalement dans les années soixante et soixante-dix quand l'Afrique était dominée par le pouvoir masculin et les auteurs masculins dans leurs œuvres littéraires avaient tendance d'exagérer la sexualité de leurs personnages féminins en créant l'impression que la femme n'avait pas d'identité en dehors de ses rôles sexuels. Mais à ce moment déjà, Amadi avait produit des œuvres qui étaient considérées comme des romans féministes, c'est-à-dire la fiction masculine noire qui manifeste une conscience critique de la lutte féminine pour renverser le système patriarcal (Mainimo 2001 : 39)

Dans son premier roman, *La Concubine*, Amadi représente une société dans laquelle l'image de la femme conforme aux demandes rigides de la tradition. Lancée dans une camisole, la femme dans le village Omokachi ne peut s'aventurer un pas dehors le sentier social qu'on lui a tracé.

Toutes les tentatives d'une expression libre par la femme sont contrôlées par les intérêts primordiaux des couches masculines et des classes sociales rituelles. Quand le personnage féminin Ihuoma ose faire la récolte de plantains sur la portion de la terre contestée, elle est confrontée par Madume qui lui commande de livrer sa récolte. Après une certaine résistance, elle finit par céder et abandonner sa récolte des plantains en faveur de Madume (Amadi 1966 :68).

Dans *The Great Ponds*, Amadi parle d'un roman qui est à propos de la guerre, le moment de la haine et des souffrances, un monde masculin. Dans cette zone de guerre, le rôle positif de la femme est accentué à travers la participation des premières épouses dans le processus de prendre des décisions et de l'exécution. Les premières épouses sont le bras droit de leurs époux. C'est à elles qu'on confie la gestion des affaires les plus importantes de la famille. Quand la femme d'Olumba, Oda, est prise comme captive dans la guerre, elle laisse un fils. Olumba confie cet enfant dans les mains de sa première femme, Ngoma, pour prendre soin de l'enfant. Quand l'homme respecte sa première femme, il respecte toutes les autres épouses. Eze Okehi, le chef du village Chiolu, envoie aussi sa première femme chez le dibi pour vérifier le sort de la femme enceinte vendue comme esclave par le village Isiali. Et c'est cette femme inconnue qui prononce les premières condamnations de la guerre en disant :

Pourquoi les hommes ne veulent pas suivre le conseil ?

Ils croient qu'ils sont sages, mais ils sont bêtes comme un

Bébé dans les bras. Regarde toutes ces souffrances du mois

Passé. A quoi bon ça nous sert cet étang ? Qui parmi nous est

devenu riche de la somme recueillie de cet étang maudit de

Wagaba ?

C'est la femme qui a découvert que cet étang est maudit. Aucun homme n'a été capable de découvrir le secret de cet étang de Wagaba (Amadi 1969 : 72).

Dans son œuvre *The slave*, Amadi présente, à travers son personnage féminin, Adiba, l'image d'une femme courageuse qui refuse d'être dans un mariage polygame. Adiba, l'esclave, réagit très sévèrement quand Oriji la taquine en lui demandant le mariage en disant : « il est déjà marié et ne peut pas prendre une autre femme en mariage, il doit s'occuper de la femme qui est déjà sous sa toiture ».

The Slave est un roman existentialiste. Dans ce roman, la raison et la passion jouent un rôle très important. Elles sont au centre de l'action de la décision. Les personnages féminins dans ce roman donnent une impression aussi durable que les personnages masculins. La femme montre une grande détermination et un jugement critique dans ce qu'elle fait. La femme sait ce qui est bon pour elle. Par exemple, Enaa tombe amoureuse de l'artiste du village, Wizo qui est un artiste doué et un fermier. Personne n'a forcé Enaa. Elle a fait un choix libre de son partenaire masculin. Un autre personnage féminin Nyege s'oppose à la décision des anciens du village Ahji qui ne veulent pas qu'Olumati hérite les biens de son père en disant qu'il était un paria. Nyege a lutté pour qu'Olumati ait un statut d'un villageois libre et hérite les biens de son feu père. Nyege était victorieuse. Amadi donne le drapeau de la victoire à une femme et à travers elle, à toutes les femmes (Amadi 1978 : 27).

1.9 L'image de la femme dans les œuvres de Mariama Ba.

Écrivaine sénégalaise, née en 1929 à Dakar au Sénégal et morte en 1981.

Les deux romans de Mariama Ba *Une si longue lettre* et *Un chant écarlate* racontent les méfaits de la polygamie et la souffrance des femmes victimes de cette pratique matrimoniale. La souffrance que Ramatoulaye endure dans *Une si longue lettre* est de la même nature que celle qu'éprouve Mireille dans *Un chant écarlate*. Toutes les deux ont été délaissées par un mari au profit d'une autre femme. L'auteur fait un procès retentissant de la polygamie et dénonce l'égoïsme et l'inconscience d'hommes comme Modou Fall et Ousmane Guèye (Médoune Guèye, 1998).

Dans *Une si longue lettre*, Mariama Ba, à travers son personnage féminin Ramatoulaye, déplore le peu de liberté accordée à la femme, ainsi que le rôle secondaire qui lui est assigné. Elle dénonce l'injustice sociale faite à la femme. Elle décrit son monde en tant que femme musulmane. Elle montre comment le système du mariage musulman n'est pas favorable à la femme parce qu'il encourage la polygamie. Pour elle, la religion musulmane est un des facteurs qui contribue à la domination et l'exploitation de la femme dans la société africaine. D'après l'auteur, il y a certaines ordonnances et pratiques culturelles dans la religion musulmane et même dans celle de la religion traditionnelle qui ont la tendance à empêcher la femme à s'émanciper. Elle parle d'une société, qui à l'époque était dominée par l'homme. L'homme possédait le pouvoir sur la femme. L'auteur donne aussi l'image d'un homme nouveau, pour qui la femme est une collaboratrice et jamais une esclave(Guèye : 1998).Par exemple à la page 107 quand l'auteur dit : « Daba, les travaux ménagers ne l'accablent pas. Son mari cuit le riz aussi bien qu'elle, son mari qui proclame, quand je lui dis qu'il 'pourrit' sa femme :Daba est ma femme. Elle n'est pas

mon esclave, ni ma servante. Je sens murir la tendresse de ce jeune couple qui est l'image du couple telle que je la rêvais. Ils s'identifient l'un à l'autre, discutent de tout pour trouver un compromis ». Elle montre aussi comment la femme est sa propre ennemie. A la page 48, Tante Nabou, la belle-mère d'Aissatou est particulièrement responsable pour la rupture du mariage de son fils et sa femme.

Dans *Un chant écarlate*, l'auteur montre comment l'opresseur de la femme est la femme elle-même. Il s'agit de Yaye Khady, la mère d'Ousmane, de mère Fatim, une des épouses du père d'Ouleymatou, et d'Ouleymatou même, coépouse de Mireille. Ces personnages agissent à l'encontre des intérêts et de l'émancipation d'autres femmes pour des raisons strictement personnelles et égoïstes. Le rôle de Yaye Khady dans le drame psychologique qu'a subi Mireille la place dans ce rang des oppresseurs des femmes. Elle participe aussi activement au second mariage de son fils, en plus de ses irruptions intempestives dans le foyer de sa belle-fille, Mireille. Pour elle, une femme blanche n'est pas une vraie bru, Yaye cherche une autre bru capable de satisfaire ses exigences de belle-mère africaine en disant : « une blanche n'enrichit pas une famille. A-t-on jamais vu une blanche piler le mil, porter des bassins d'eau ?...Son mari reste sa propriété » (p.112).

Ouleymatou apparait comme une femme traditionnelle d'une manière assez particulière. Elle n'a d'autre ambition que d'être coépouse. Elle accepte, sans y être obligée, le mariage polygame sachant parfaitement ce qui l'attend dans une telle union. L'auteur dit : « Le partage ne la rebutait pas. Le partage de l'homme était le lot des femmes de son entourage et l'idée de trouver un homme, un homme pour elle seule, ne l'effleurait pas » (p. 161). Ouleymatou cherche donc à attirer le mari d'une autre femme quelles que soient les souffrances qu'elle puisse causer à cette

dernière. Cette façon d'agir est le résultat de son éducation, car elle a grandi dans un milieu traditionnel où la condition de la femme ne s'améliore guère.

Ba souligne que la responsabilité des torts de la polygamie est partagée. Il s'agit d'une affaire d'hommes et de femmes où chacun poursuit des intérêts égoïstes et personnels au détriment de la première femme, parfois de la deuxième, de la troisième ou de la quatrième. Si la polygamie persiste, c'est que comme le dit Milolo : « Les meilleurs chiens de garde de la domination male se recrutent parmi les femmes. Elles sont, en effet, les propres avocates de la polygamie » (p.296).

1.10 L'image de la femme dans les œuvres d'Aminata Saw Fall.

Écrivaine sénégalaise, née en 1941 dans le nord du Sénégal.

Dans *Le revenant*, bien que l'auteur ne présente pas un personnage qui prend exclusivement des positions fermes envers les problèmes de la femme, le texte expose plusieurs aspects de la condition féminine par des remarques et des actes divers de la part de certains personnages et, de ce fait, permet de lire en filigrane le récit de l'inégalité et de la souffrance qui sont le lot quotidien des femmes. Dans la présentation de Baker, le personnage principal, l'auteur dit : « Garçon choyé et conscient de la supériorité que lui conférait son sexe, Baker n'acceptait pas toujours de gaieté de cœur l'autorité de Yama » (p.23).

Dans le cadre de la culture sénégalaise décrite, Yama étant la sœur aînée de Baker, ce dernier lui doit respect et obéissance. Baker ne voulait pas respecter sa grande sœur à cause de son sexe. Quand il était très jeune, Baker a témoigné une scène où son père avait brutalisé sa mère sans raison valable, « Baker assistait à la scène et deux larmes jalonnèrent ses joues et il n'oublia jamais ce jour » (p.76).

Ce traitement que son père a fait subir à sa mère marquera l'enfant qui n'oubliera non plus qu'il avait vu sa mère, comme tous les matins après la prière, se présenter devant son seigneur et maître, le saluer avec génuflexions. La condition féminine est la plus dégradante dans ce ménage des parents de Baker. En plus, le titre de « seigneur » et « maître » ainsi attribué à Ousseye est assez sarcastique. Sow Fall utilise souvent un ton ironique dans sa manière de dépeindre la condition féminine. Par exemple, Maime Aïssa, la femme de Baker, en répondant à ses parents qui lui demandent de divorcer son mari incarcéré s'exprime en ces termes : « Ne m'avez-vous pas toujours dit qu'un mari n'est pas un égal mais un maître ? » (p.65).

Dans *la grève des battus*, les trois personnages illustrent parfaitement préoccupations de l'auteur sur la condition féminine. Il s'agit de Salla Niang, la femme qui dirige la grève des mendiants, de Raabi, la fille de Mour Ndiaye, le personnage principal et la femme Lolli par la force de son caractère. Salla Niang attire l'attention du lecteur. Son sens de l'organisation dont elle fait preuve durant les confrontations avec les autorités administratives de la ville et aussi à cause des rapports d'égalité qu'elle entretient avec son mari dans un milieu où la femme n'a pas souvent le beau rôle, impressionne aussi le lecteur. C'est une femme qui a vraiment du courage. En s'adressant ainsi aux mendiants, Salla Niang dit : « montrons-leur que nous aussi, nous sommes des hommes » (p.33). Salla, par sa rhétorique, révèle l'état d'esprit d'une femme dont la conviction de son égalité avec le sexe dit fort semble inébranlable. Le lecteur découvre une femme qui n'est pas prête à se laisser dominer, ni au foyer, ni dans la rue (Gueye, 1998).

Dans *L'ex-père de la nation*, l'auteur présente son personnage féminin, Coura, la femme de Madiama, comme une femme qui ne correspond pas à l'image de ces femmes soumises. Sow Fall campe le personnage de Coura de la même manière que celui de Lolli pour mettre l'accent sur la trahison des hommes qui, au bout de plusieurs années de mariage, délaissant la première

femme au profit d'une autre plus jeune. Et la décision de Coura de sacrifier sa vie sexuelle, en jurant de ne plus être qu'une femme symbolique pour Madiama, doit être perçue comme un refus de l'exploitation sexuelle par un mari polygame.

D'autre part, Coura ayant été confiée au soin de la mère de Madiama a toujours vu celle-ci comme une vraie mère qui leur avait demandé : « Madiama et Coura, vous deux pour toujours jusqu'à la mort » (p.58). Pour ne pas aller contre sa promesse, Coura reste avec Madiama. Elle apparaît ainsi comme une femme qui respecte une certaine tradition, mais qui est prête au sacrifice de sa sexualité pour ne plus subir l'exploitation des hommes dans une union polygame.

Coura dit :

Aux yeux de tout le monde, je serai toujours la
femme que tu as épousée quand je n'avais que
quinze ans et que tu comparais à une mangue
à peine à point, pas encore tombée de l'arbre
dont la plénitude et la peau duvetée excitaient
les appétits. Tu m'avais cueillie, ou plutôt ma
tante Coumba Dado Sadio m'avait cueillie pour
toi. Et tu avais mordu dans la chair ferme de la
mangue qui, au fil des ans, des mois, des jours
et des heures, s'est mise à se ramollir, pétrie par

la main du temps (p.59).

Cette éloquence de Coura exprime la conscience qu'elle a de l'exploitation sexuelle de la femme par la société (Guèye, 1998).

Healey (1995 :24) observe que : « les rôles et les rapports des sexes varient d'après le temps et les sociétés. Mais à travers l'histoire, les femmes occupaient couramment un statut subalterne ».

Les sociétés humaines sont typiquement stratifiées sur la base du sexe ou du genre avec les hommes qui réclament plus de biens, prestige et pouvoir que les femmes. Quant aux sociétés de l'Europe de l'Ouest et les États-Unis, comme toutes, elles ont une tradition solide du patriarcat ou de la domination masculine. Dans les sociétés patriarcales, les femmes ont certaines caractéristiques, par exemple un motif des désavantages basé sur l'adhésion au groupe marqué par un stigmat physique d'un groupe minoritaire, par conséquent les femmes peuvent être et dans beaucoup de façon probablement doivent être considérées comme un groupe minoritaire séparé. Les membres du groupe minoritaire qui sont aussi femmes sont doublement opprimés et étouffés (Healey 1995 :25 :26).

Pendant la période de l'esclavage, les femmes noires minoritaires sont en double menace, opprimées à travers leur sexe tout comme leur race. Pour les femmes noires aux États-Unis d'Amérique, esclaves, les contraintes étaient triples : « Noires dans une société des blancs, esclaves dans une société libre, femmes dans une société dirigée par les hommes (Healey 1995 :85).

Le problème de la littérature africaine aujourd'hui est entièrement dévoué aux écrivains féminins et à la présentation des femmes dans la littérature. Ceci est en soi une reconnaissance des deux facteurs importants : que les femmes africaines écrivaines ont un grand nombre d'articles négligés dans le monde littéraire dominé par les auteurs masculins. Les dix dernières années ont connu un fleuri énorme des œuvres très accomplies des écrivains africains féminins et cela sera sans pardon si on ignore les œuvres de ces écrivains. C'est difficile d'écrire si on n'est pas passé par le banc de l'école. Alors que dans ces domaines la femme africaine est moins instruite que l'homme, pour ce fait l'homme avait tout le temps d'écrire et que la femme, sa place était dans le foyer, prendre soin des enfants et de l'homme. Mais toujours dans la littérature, les sociétés africaines tardent à accorder à la femme aussi cette plus haute position et de l'exposition publique, les écrivains masculins africains ne sont pas capables de présenter la femme dans sa totalité, raison pour laquelle ils font concours à l'usage de stéréotype (Jones 1987 :2).

Nokan (1970 :9) observe qu'au cours d'une longue marche, l'homme et la femme ont travaillé ensemble sous la direction d'une femme, la reine Pokou, quand il dit : « Ce drame historique et politique s'inspire d'une légende africaine. Il y était conte qu'un peuple pressé par l'ennemi fut contraint d'abandonner ses terres et ses villages. Une reine, mère d'un tout jeune enfant, régnait sur ce peuple naguère heureux et prospère. Voués par l'exil, au cours de leur longue marche, ces hommes et ces femmes rencontrèrent l'obstacle infranchissable d'un fleuve. Pour éviter un massacre certain, la reine consentit à sacrifier son fils aux divinités des eaux. Un prodige se produisit alors qui permit à son peuple d'atteindre l'abri de l'autre rive ».

L'Afrique a connu des régimes féodaux. Ici, une caste inférieure et des esclaves. La même dans les sociétés peu démocratiques, l'homme a opprimé la femme. La reine Abraha Pokou a d'abord

persuadé quelques hommes et femmes libres d'émigrer avec elle, puis elle a provoqué une réunion clandestine des esclaves dans la savane N'zueble. La réalisation de son projet repose sur ces esclaves. Elle compare la femme à l'esclave quand elle dit : « Dans notre société, les conditions d'existence des femmes ne sont pas très différentes de celles des esclaves. Nous devons donc lutter pour la même cause » (Nokan 1970 ; 11 :33).

Nokan(1970 :32) déclare que la reine Pokou, une femme avait le courage d'affronter un homme, son mari (grand notable) dans une discussion en disant : « Le notable : je ne te laisserai jamais partir. Pokou : tu es idiot ; je ne t'aime plus, tu ne mérites pas mon amour. Le notable : que tu m'aimes ou non, je t'empêcherai de t'en aller. Pokou : tu n'es plus un homme ; tu aggraves ma solitude, un temps viendra où l'homme nouveau brisera ton royaume, abolira la domination de classe ». L'auteur pense à un homme nouveau qui changera la perception qu'on a sur la place de la femme, l'homme qui reconnaitra la valeur et la contribution de la femme pour le développement d'une société respectable et progressive.

1.11 Conclusion partielle

Bien que les différentes sociétés humaines aient leurs problèmes concernant la place de la femme, l'espoir de la libération de la femme s'annonce d'une façon positive. La femme découvre ses potentialités et croit qu'elle peut contribuer positivement au développement de la société dont elle fait partie. La prise de conscience par la femme de s'émanciper se présente aussi dans ce chapitre. Ce chapitre parle de l'image de la femme dans les œuvres ; de Sembene Ousmane, d'Eza Boto, de Frank, de Calixthe Beyala, de Chinua Achebe, d'Emecheta Buchi, d'Elechi Amadi, de Mariama Ba, d'Amanita Sow Fall sur la femme. Dans tous ces travaux déjà faits, on voit la femme, bien que marginalisée, elle ne se laisse pas faire, elle n'est pas intimidée par la domination masculine, elle lutte pour sa libération, son émancipation. Elle veut que sa voix soit aussi entendue dans la société. On voit aussi que la perception traditionnelle met la femme dans une position subalterne à l'homme. Elle donne l'avantage à l'homme de dominer la femme. Elle met la femme à la merci de l'homme. Les traditions archaïques ont aussi désavantagé la femme au profit de l'homme.

CHAPITRE DEUX : CADRAGE THEORIQUE

2.0 Introduction partielle

Pour montrer la place de la femme dans ces deux romans sous examen, l'analyse textuelle a été utilisée. Et cette analyse textuelle s'est fondée méthodologiquement sur les deux théories, le féminisme et la psychanalyse en relation avec le sujet de la recherche qui est la place de la femme dans *Une si longue lettre* de Mariama Ba et *Concubine* d'Elechi Amadi. Cette méthode permet de montrer comment la femme dans notre corpus se découvre et découvre sa place dans la société dont elle fait partie. Il est aussi important de parler un peu en détail sur l'analyse, le féminisme et la psychanalyse.

2.1 L'analyse

2.1.1 Définition

L'analyse est une opération intellectuelle consistant à décomposer une œuvre, un texte en ses éléments essentiels afin d'en saisir les rapports et de donner un schéma d'ensemble.

2.1.2 Analyser un texte littéraire

Analyser un texte littéraire signifie d'abord qu'il faut ;

-Mettre en valeur les intentions de l'auteur

-mettre en évidence les procédés qu'il utilise pour parvenir à ce but.

-Faire comprendre les réactions, les émotions que ce texte provoque chez le lecteur (Micro

Robert 1971 :37)

2.2 Le Féminisme

2.2.1 Origine

Le terme « féminisme » a longtemps été attribué à Fourier. Il pourrait être emprunté à Alexandre Dumas Fils qui écrivait en 1872 dans l'homme femme : « les féministes, passez-moi ce néologisme, disent : Tout le mal vient de ce qu'on ne veut pas reconnaître que la femme est l'égale de l'homme, qu'il faut lui donner la même éducation et les mêmes droits qu'à l'homme » (<http://www.toupie.org/dictionnaire/feminisme.htm>). Le féminisme ne prend son sens actuel qu'à la fin du dix-neuvième siècle, mais les idées de libération de la femme prennent leurs racines dans le siècle des lumières et se réclament de mouvements plus anciens ou de combats menés dans d'autres contextes historiques. C'est au cours de la Révolution française, avec l'affirmation des droits naturels, que naît le mouvement de revendication sociale et politique qu'il désigne.

Le mouvement féministe apparaît en pointillé, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, sans parvenir à fédérer d'organisations durables. Il épouse les grandes secousses politiques du siècle, à l'occasion desquelles ressurgissent ses revendications. L'objectif principal du féminisme est de reformer les institutions, de sorte que l'homme et la femme deviennent égaux devant la loi : droit à l'éducation, droit au travail, droit à la maîtrise de leurs biens et droit de vote de la femme (<http://www.toupie.org/dictionnaire/feminisme.htm>).

2.2.2 Définition

D'après Micro Robert (1971 :435), le féminisme est une doctrine qui préconise l'égalité des droits entre l'homme et la femme. Le féminisme est une doctrine ou une attitude politique, philosophique et sociale, fondée sur l'égalité des sexes. La pensée féministe cherche, en particulier, l'amélioration de statut de la femme dans la société ayant une tradition bâtie sur l'inégalité des sexes.

Le féminisme a pour objectifs ;

-La défense des intérêts de la femme dans la société.

-L'amélioration et l'extension de ses droits.

-La fin de l'oppression et des discriminations dont la femme est victime au quotidien.

-Son émancipation (<http://www.toupie.org/dictionnaire/feminisme.htm>).

Cette théorie montre comment la femme dans ces deux œuvres littéraires, *Une si longue lettre* de Mariama Ba et *Concubine* d'Elechi Amadi lutte pour être libérée du pouvoir masculin qui la met dans une position défavorable, 'femme' victime de l'injustice sociale, victime de la tradition et de la religion musulmane qui encouragent la polygamie.

Le féminisme défend les intérêts de la femme dans la société, améliore ses droits, met fin à l'oppression et à la discrimination dont la femme est victime. Le féminisme croit à l'émancipation de la femme. Cette théorie ne croit pas à l'exploitation sociale de la femme par l'homme, mais plutôt à l'égalité des sexes.

Cette théorie est utilisée pour montrer comment les deux auteurs Mariam Ba et Elechi Amadi à travers leurs personnages principaux, Aissatou dans *Une si longue lettre* et Ihuoma dans *Concubine* manifestent une prise de conscience pour dénoncer des situations inégalitaires d'oppression qui entravent l'émancipation de la femme et la maintiennent dans un statut subalterne.

La théorie féministe montre comment les deux personnages principaux Aissatou dans *Une si longue lettre* et Ihuoma dans *Concubine* représentent l'image d'une femme révoltée, une femme qui se révolte contre un système injuste, une femme qui veut se libérer de la domination masculine, une femme qui veut que sa voix aussi soit entendue et respectée dans la société ([www.La Revue des Ressources.com](http://www.LaRevue.com)).

2.3 La psychanalyse.

2.3.1 Origine

À la charnière des dix-neuvième et vingtième siècles, Freud Sigmund élaborait une théorie selon laquelle notre psychisme est dépendant de sa partie enfouie, l'inconscient, où affluent nos pulsions et s'enfouissent nos refoulements. Il perçut l'origine d'un certain nombre de troubles psychiques, médicalement inexplicables dans les conflits pouvaient permettre de les dénouer. Ainsi naquit la psychanalyse, fondée sur la verbalisation aussi complète et libre que possible, sur l'écoute des souvenirs, des rêves, des associations d'idées ou d'images qui viennent spontanément en l'analysant et permettent de reconstituer sa genèse psychique. Elle est donc à la fois une théorie qui a complètement modifié la conception que l'on avait de l'être humain et méthode de cure (fr. wikipedia.org/wiki/Psychanalyse).

2.3.2 Définition

D'après Micro Robert (1971 :869), la psychanalyse est la méthode de la psychologie, investigation des processus psychiques profonds de l'inconscient. C'est aussi une étude psychanalytique d'une œuvre d'art, de thèmes. Dans ce cas, l'on voit une étude psychanalytique de ces deux œuvres littéraires, *Une si longue lettre* de Mariama Ba et *Concubine* d'Elechi Amadi, deux écrivains de deux sexes différents, une femme et un homme et les thèmes qu'on trouve dans notre corpus.

La psychanalyse est une compréhension de certains actes ou pensées en termes psychiques à partir du constat de l'existence du déterminisme psychique, une idée qui se présente à l'esprit ou un acte ne sont pas arbitraires, ils ont un antécédent et un sens que l'exploration de l'inconscient permet de mettre à jour. Certaines actions sont perçues comme « involontaires », « incohérentes » ou « absurdes » et ne sont pourtant pas dues au hasard, par exemple la conception naturelle que l'homme a toujours eu dans son esprit que la femme est un être inférieur, un être de seconde classe qui n'a aucun droit de vivre, aucun droit de jouir la signification de son existence, comme c'est le cas dans ces deux œuvres littéraires sous examen, *Une si longue lettre* et *Concubine* où l'homme se croit maître de tout et la femme ne doit que suivre la volonté de l'homme, ce que l'homme veut. La femme n'a droit à aucun choix, elle n'a qu'à se soumettre (fr.wikipedia.org/wiki/Psychanalyse).

La psychanalyse, comme la cure psychanalytique définit tout contraire par la mise en mouvement de l'inconscient. Certes, analyser c'est distinguer en séparant les éléments d'un ensemble. C'est l'analyse du conscient. Avec cette théorie, la psychanalyse, l'on doit analyser critiqueusement les deux romans examinés, *Une si longue lettre* et *Concubine*. On souligne une fois

encore que le terme « analyse » a pour première définition « libération » la psychanalyse n'est pas « la domestication de la vie instinctive » au contraire c'est la libération (analysis). Cette théorie montre comment les personnages principaux de ces deux romans, Aissatou dans *Une si longue lettre* et Ihuoma dans *Concubine* luttent pour la libération dans une société dominée par le pouvoir masculin. La femme veut se libérer d'un système injuste, inégalitaire. Et ceci se voit dans les comportements d'Aissatou dans *Une si longue lettre* de Mariama Ba et d'Ihuoma dans *Concubine* d'Elechi Amadi

2.4 Conclusion partielle

L'analyse textuelle s'est fondée méthodologiquement sur le féminisme et la psychanalyse pour montrer comment la femme dans *Une si longue lettre* et *Concubine* se découvre et découvre sa place dans la société dont elle fait partie.

La théorie féministe montre comment la femme dans les deux romans examinés lutte pour être libérée du pouvoir masculin. Le féminisme défend les intérêts de la femme dans les deux romans analysés. Cette théorie améliore les droits de la femme et met fin à l'oppression et à la discrimination. Le féminisme croit à l'égalité des sexes. Avec l'utilisation de cette théorie, on voit comment les deux auteurs Mariama Ba et Elechi Amadi à travers leurs personnages principaux, Aissatou dans *Une si longue lettre* et Ihuoma dans *Concubine* manifestent une prise de conscience pour dénoncer des situations inégalitaires qui entravent l'émancipation de la femme et la maintiennent dans un statut subalterne.

La théorie psychanalytique montre comment, malgré cette perception psychologique que l'homme a sur la place de la femme dans la société que certains hommes et femmes ne pensent pas que la femme est un être faible ou inférieur à l'homme, mais qu'elle est aussi importante

comme son homologue homme et qu'elle joue aussi un rôle important dans la société où elle vit. Cette théorie montre aussi comment la femme dans ces deux romans sous examen, dans sa prise de conscience, pense que sa place dans la société ne doit pas dépendre de l'homme égoïste, mais de ses compétences, ses aptitudes intellectuelles, de ce qu'elle veut être ou devenir dans la vie. La femme pense que sa place dans la société ne doit pas être déterminée par l'homme mais par elle-même. La psychanalyse montre comment la femme dans notre corpus manifeste un courage exceptionnel de dire « non » à la domination masculine, à l'injustice sociale, comment la femme exprime son dégoût pour l'homme qu'elle n'entrevoit que dans des rapports purement érotiques et brutaux (Beyala 1985 :35).

CHAPITRE TROIS : SYNOPTIQUE DE DEUX TEXTES LITTÉRAIRES ; *UNE SI LONGUE LETTRE ET CONCUBINE*

3.0 Introduction partielle

Ce chapitre présente les auteurs : Mariama Ba et Elechi Amadi dont l'on analyse les livres. Il livre la quintessence de chaque œuvre littéraire, en l'occurrence *une si longue lettre* et *concube*. Les thèmes exploités dans ces deux romans de notre corpus sont également présentés.

3.1 La biographie de Mariama Ba.

Mariama Bâ, une femme de nationalité sénégalaise (1929 – 1981).

Mariama Bâ est née en 1929 à Dakar. Orpheline de mère, elle a été élevée par sa grand-mère dans un milieu traditionnel musulman et a appris le coran pendant les vacances. A l'époque de la loi-cadre, son père était ministre sénégalais de la santé. Elle est la première romancière africaine à décrire la place réservée aux femmes africaines dans la société. Elle est jugée brillante en français par ses camarades de l'École Normale des jeunes filles de Rufisque où, après de brillantes études, elle obtient son diplôme d'institutrice en 1947. C'est ainsi qu'elle assume sa fonction d'institutrice pendant douze ans. Par la suite, pour des raisons de santé, elle obtient son affectation à l'inspection régionale de l'Enseignement du Sénégal. Mariama Bâ, mère de neuf enfants, divorcée, a été l'épouse du député Obeye Diop.

Elle dit avoir subi deux influences déterminantes sur le plan scolaire ; celle de Madame Berthe Maubert (évoquée dans le roman), qui organisait des cours supplémentaires pour le rayonnement de son école et qui lui a inculqué les règles grammaticales qui régissent la langue française, et celle de Madame Germaine Le Goff, à l'École Normale de Rufisque, distinguée meilleur

professeur de Français quand elle enseignait au lycée « Van Vo » (actuel lycée Lamine Gueye) et qui l'a profondément marquée. A cela s'ajoute l'encadrement de son père. Il lui a donné le goût de la lecture en l' « inondant » de livres à ses retours de voyage et lui a appris à s'exprimer oralement en lui demandant des Comptes rendus de lecture ([http : www.babe/board.de/showthread.php/16357-une-si-longue-lettre](http://www.babe/board.de/showthread.php/16357-une-si-longue-lettre)).

Mariama Ba, membre de plusieurs associations féminines ayant des activités sociales et culturelles, se veut cependant « sénégalaise moyenne » et femme au foyer. C'est avoir trop longtemps choisi d'ignorer qu'elle était, peut-être avant tout, porteuse de « paroles ». C'est maintenant fait et voici délivrer le message magistral dont la savaient capable depuis l'adolescence ses compagnes de classe qui l'estimaient très « forte en français ».

Elle devient militante associative pour les droits de la femme, luttant contre la polygamie, les castes, et prônant des droits égaux pour les femmes. Elle milite également pour l'éducation pour tous, s'appuyant par son expérience d'institutrice. Elle devient membre de la fédération des associations féminines du Sénégal puis secrétaire générale du club soroptimiste de Dakar de 1979 à 1981, ce qui la place au cœur des organisations de lutte pour la cause féministe. Éducatrice et mère, elle emprunte la bouche de Ramatoulaye pour prendre en charge certains problèmes délicats de l'éducation, de l'émancipation de la femme et de la condition des femmes. Institutrice de formation, Mariama Ba est devenue avec ce livre une pionnière des lettres africaines. Son livre courageux demeure une étape essentielle dans la prise de parole féminine et reste l'un des romans africains les plus lus sur le continent. Enfin, l'auteur meurt le 17 août 1981 à l'âge de 52 ans dans son pays d'origine, le Sénégal, avant la publication de son second roman : *Un chant écarlate* publié en novembre 1981.

3.1.1 Œuvre de Mariama Ba, *Une si longue lettre*

Son premier roman, *Une si longue lettre*, est publié en 1979. Cet ouvrage connaît un très grand succès aussi bien au Sénégal qu'à l'échelle internationale et est traduit en plusieurs langues. Il obtient le prix Nomma en novembre 1980 à Francfort. L'auteur est décédé l'année suivante, le 17 août 1981 peu avant la publication de son second roman : *Un Chant écarlate*, publié en novembre 1981 à titre posthume. Une carrière littéraire qui s'annonçait prometteuse prit ainsi prématurément fin. *Une si longue lettre* dans un contexte où l'écriture masculine prévalait, il y avait une volonté de la part de l'auteur de prendre en charge la cause des femmes et de faire valoir l'écriture féminine. C'est un roman féministe écrit par une femme qui réagit par rapport aux conditions de ses sœurs victimes des traditions et de la domination des hommes. Avec *Une si longue lettre*, Mariama Bâ est l'une des premières Africaines à dénoncer les injustices faites aux femmes dans la société.

Ce roman, *Une si longue lettre* est composée de 28 lettres et s'articule autour de la vie de deux femmes au Sénégal. La narratrice Ramatoulaye a écrit 28 lettres à sa meilleure amie Aïssatou Bâ.

Une si longue lettre est un roman épistolaire où la narratrice Ramatoulaye, face à son impuissance devant le destin, adresse une longue lettre à sa meilleure amie Aïssatou. Dans cette correspondance, elle évoque leurs souvenirs communs, leurs destins croisés, leurs déceptions. Mariama Bâ, par le biais de la « lettre », fait un procès de la polygamie, dénonce l'ingratitude des hommes et certaines pratiques dans la société. C'est un roman de mœurs, qui fait la peinture dans la société sénégalaise. À travers cette correspondance entre deux amies, les problèmes de la femme sénégalaise sont étalés de même que les maux dont souffre la société (gaspillage dans les

cérémonies, dégradation des mœurs, mauvais comportements, problèmes d'éducation, mariage forcé, absence de droit des femmes).

Une si longue lettre est conçue sous forme d'une longue lettre que la narratrice Ramatoulaye adresse à sa meilleure amie Aissatou et dans laquelle elle évoque ses souvenirs. Le roman raconte les destins croisés de ces deux amies, qui sont toutes deux mariées et mères de famille et qui ont toutes deux connu des déboires dans leur ménage. Le récit a pour point de départ la mort du mari de la narratrice, Modou Fall. Suite à la disparition brutale de son époux Modou Fall, la narratrice adresse une lettre à Aissatou, pour lui annoncer la mauvaise nouvelle et lui raconter les circonstances de la mort de son mari et les cérémonies funéraires. C'est l'occasion pour elle de se rappeler des scènes de leur vie passée, mélange de souvenirs heureux et malheureux (enfance, études à l'école élémentaire, fiançailles, mariages, bonheur des jeunes couples, second mariage des époux, déceptions, abandon et combats quotidiens pour faire face). Le récit qui prend fin en principe avec celui de sa vie quotidienne de veuve et de ses problèmes et notamment le problème de l'éducation des enfants.

À la mort de son mari, Ramatoulaye écrit à sa meilleure amie une « longue lettre » de confidences sur sa vie de femme et sur le comportement de son mari, dont elle dresse un portrait peu flatteur. Elle évoque successivement leur rencontre, leur mariage, l'éducation des enfants, le traumatisme provoqué par l'arrivée de la deuxième épouse, les relations parfois difficiles avec la belle famille et les sollicitations dont elle est l'objet depuis la mort de son mari. Ce livre est un témoignage sur le comportement masculin, le rôle de la famille et le poids de la religion islamique dans la vie du couple et, tout particulièrement, dans celle de la mère et de l'épouse.

Elle raconte son histoire avec son Mari Modou Fall. Modou Fall est mort d'une crise cardiaque. Modou avait pris une deuxième femme du nom de 'Binetou' contre la volonté de sa première femme 'Ramatoulaye', celle-ci n'était pas consultée dans la décision de son mari de prendre une deuxième femme. On comprend la véritable détresse ressentie par la femme. La femme se sent trahie par son mari qui après de longues années de mariage, l'a quittée pour prendre en mariage une jeune femme de l'âge de sa fille. Quelle douleur ! Ce roman adresse la place des femmes en politique, le poids de la tradition, le système de caste, la polygamie et la domination masculine dans la société sénégalaise.

Les personnages principaux sont : Ramatoulaye a une cinquantaine d'années et douze enfants. Elle était mariée à Modou Fall. Aïssatou Bâ est la meilleure amie de Ramatoulaye. Elles se connaissent depuis longtemps. Elle est la destinataire des lettres. Elle est d'une famille ouvrière. Elle est la femme de Mowdo Bâ et a quatre fils, après leur divorce avec son mari, elle est devenue interprète et est allée vivre aux États-Unis avec ses enfants.

Modou Fall était le mari de Ramatoulaye, il l'a quittée pour la jeune Binetou. Il était un homme cultivé et est mort d'une crise cardiaque au travail.

Mowdo Bâ, Médecin de profession, a tenté de réanimer Modou Fall après sa crise cardiaque. Modou était le meilleur ami de Mawdo Bâ, le médecin. Mawdo Bâ était le mari d'Aïssatou, ils avaient divorcé. Mawdo Bâ avait comme deuxième femme Nabou.

Suite à sa foi musulmane, Ramatoulaye est restée en solitude pendant une longue période ou pendant longtemps après la mort de son mari Modou Fall. Pendant cette période d'isolement, les membres de famille et amis de son défunt mari leur ont rendu visite, alors c'était la fin de la solitude. Pendant les premiers jours, Ramatoulaye devrait partager sa maison avec la deuxième

femme de son défunt mari. Les visiteurs ont apporté l'argent mais la famille du défunt leur avait arraché cet argent, quel traitement contre l'être humain du genre féminin par la société, Aïssatou Bâ, dans son cas n'avait pas hésité de divorcer son mari qui avait pris Nabou comme deuxième femme. Elle a quitté sa maison et est allée vivre aux Etats unis d'Amérique. Quelle décision, quel courage dans cette femme !

Ces deux femmes étaient des femmes bien cultivées, elles sont passées par le banc de l'école quand pendant ce temps la plupart de femmes Sénégalaises n'avaient pas cette chance d'aller dans une école qui était sous la direction de l'homme Français. Elles se sont opposées à un mariage forcé, elles ont fait un choix libre de leurs époux contre la volonté de leurs familles.

Bien que ce roman nous montre comment l'homme maltraitait la femme, prenait des décisions sans consulter la femme, le roman nous montre aussi que la femme était sa propre ennemie comme dans le cas de la belle-mère d' Aïssatou, qui a imposé Nabou comme deuxième femme de son fils, Mawdo le médecin et Nabou, la fille qu'Aïssatou a élevée, instruite, est tournée contre elle en devenant la deuxième femme de son époux. Sans oublier aussi le cas de la jeune dame Binetou qui a délogé la vieille femme Ramatoulaye et ses douze (12) enfants.

Une si longue lettre est un roman qu'on trouvera plein de sensibilité ; mais au prix du riche matériau humain qui se découvre au long des pages, la sensibilité n'est que menue monnaie. Chaque page, chaque paragraphe, chaque phrase presque, mettent l'accent sur un aspect important de la société Sénégalaise, dont les soubassements culturels se trouvent exhumes, expliquant conduites et attitudes. Un grand roman africain est né, et au-delà, une grande romancière.

3.1.2 Les thèmes dans *Une si longue lettre*

Mariama Ba aborde différents thèmes dont principalement la lutte contre la polygamie, contre les traditions archaïques et contre la condition précaire de la femme. Elle aborde aussi les thèmes suivant : l'amitié et l'amour, la religion, la tradition et le pouvoir masculin, l'éducation, femme sa propre ennemie, l'exploitation économique, la trahison, déceptions et humiliation, le mari idéal, pour ne citer que ceux-là.

3.2 La biographie d'Elechi Amadi

Il ne suffit pas seulement d'être une femme pour écrire sur la condition de la femme ou de la place de la femme dans la société. Elechi Amadi a fait une exception, il a écrit sur la condition de la femme dans ses œuvres littéraires et a mis la femme dans une position d'héroïne, bien que dans un monde dominé par le pouvoir masculin.

Elechi Amadi, un homme de nationalité nigériane.

Elechi Amadi est né à Aluu près du port Harcourt dans l'Est du Nigeria en 1934. Instruit au collège du gouvernement, Umuahia, licencié en mathématiques et physique à l'université d'Ibadan. Après une période d'arpenteur et d'enseignement, il s'est enrôlé dans l'armée nigériane où il a atteint le grade du capitaine. Il quitta l'armée en 1965 pour continuer avec l'enseignement, mais il a rejoint l'armée pendant la période de la guerre civile quand il était détenu dans l'Est du Nigeria. Amadi a joint le gouvernement de River state comme chef du Ministère de l'information, et puis Ministère de l'Éducation. Son premier roman *Concubine*, était publié en 1966, hélé comme une œuvre exceptionnelle de fiction. Autres oeuvres; *The Great pond* (1969), *Sunset in Biafra* (1973), *Pepper soup and The Road to Ibadan* (1977), *The Slave* (1978), *Dancer of Johannesburg* (1978) et son plus recent roman, *Estrangement* (1986).

Beaucoup de lecteurs apprécient le roman 'concupine' parce que d'après eux, ce dernier représente une vraie copie de la culture africaine 'la vie du village'.

Amadi maintient que la femme a toujours donné une forme à la société avec sa façon positive de penser et que par conséquent son importance a besoin d'une grande reconnaissance (Elechi Amadi, 1966). Les points de vue d'Amadi sur la femme, la femme traditionnelle africaine en particulier sont évidence qu'il a défendu la cause de l'émancipation de la femme bien avant la prise de conscience des années 80 et 90 par la masse qui a commencé à réclamer l'égalité de sexe (genre) et l'action affirmative de la femme.

Amadi a écrit surtout dans les années 60 et 70, au moment où, d'après Horne les écrivains masculins avaient tendance à trop présumer les rôles sexuels. Mais pendant ce temps déjà il avait produit des œuvres littéraires qui étaient qualifiées comme romans féministes, c'est-à-dire la fiction masculine noire qui manifeste une conscience critique de la lutte des femmes pour renverser 'le patriarcat'. L'auteur a vu dans la femme une force réelle de stabilité et du progrès au moment où la société traditionnelle africaine était vraiment dominée par l'homme (Elechi Amadi, 1966).

L'auteur a montré comment la femme a réussi là où l'homme ne pouvait pas, spécialement dans les résolutions des conflits et dans l'administration ménagère.

3.2.1 Oeuvre d'Elechi Amadi, *Concupine*

Concupine publiée en 1966, ce roman a au total trente (30) chapitres.

Le premier roman d'Amadi the *Concupine* s'est incliné dans une atmosphère mythique d'une société traditionnelle dans un début original. La sensation mythique d'une vie dans Omokachi et

les villages voisins, des problèmes qui viennent du Roi de la mer, une force anthropomorphique qui conteste une femme avec les villageois et rend visite à tous ses prétendants avec une mort mystérieuse. Ce roman représente une société dans laquelle l'image de la femme se conforme aux demandes rigides de la tradition. Lancer dans une Camisole, la femme dans le village Omokachi ne peut pas s'aventurer un pas dehors le sentier social qu'on lui a tracé. Toutes tentatives d'une expression libre par les femmes sont contrôlées par les intérêts primordiaux des couches masculines et des classes sociales rituelles. Quand Ihuoma ose faire la récolte de plantains sur la partie de la terre contestée, elle est confrontée par Madume qui avec outrecuidance lui ordonne de livrer sa récolte. Sa résistance fougueuse est admirable, finalement elle abandonne sa récolte des plantains en faveur du victorieux Madume (Elechi Amadi, 1966).

En se référant aux femmes, Ihuoma essaye d'établir une identité euphémique avec ce que Donavan appelle la notion d'inopportun d'Aristote ou de la bravoure dans une femme. Pour Aristote ce n'était pas approprié pour une femme d'être intelligente, douée ou courageuse, en d'autres termes il y avait un comportement viril qui n'était pas propre à une femme. Cette arrogance Greco-Africaine de l'homme est un trait dominant du roman *Concubine* et l'un des plus forts soutiens de l'argument d'Horne que le monde dont Amadi parle est un monde masculin, et les voix qu'on écoute, sont surtout les voix masculines (Elechi Amadi, 1966).

Amadi lui-même, rassemble l'incident avec un coup machiste : « Ihuoma met par terre le panier calmement, enlève le plantain et s'en va. Seulement une femme idiote essayera de lutter avec un homme ». Ce n'est pas une spéculation, c'est une déclaration d'idée faite par l'auteur qui dise à propos de lui-même « pour les douze premières années de ma vie, j'ai vécu soit dans mon village Aluu ou dans les villages voisins qui ont les mêmes cultures que la mienne. D'où j'ai une

idée assez bonne de la façon de vivre de mon peuple». Plus tard dans une conversation avec Ekweme, l'huoma elle-même souligne la discrimination dont souffre la femme :

Je ne peux pas parler en proverbes

Tu n'as pas besoin

Pourquoi pas ?

Tu es une femme.

Les femmes sont peu probables, on les dénie de beaucoup de choses

Citez-les.

Les personnages principaux ; Ihuoma, une belle jeune veuve. Emenike, le mari d'Ihuoma qui était tué par Madume à cause d'une portion de terre. Madume, l'époux de Wolu. Il était tué par un serpent venimeux suite à une querelle avec Ihuoma. Ekweme, un villageois qui voulait prendre en mariage Ihuoma mais sans succès. Nnadi, le beau-frère d'Ihuoma. Ahurole, la femme d'Ekweme, originaire d'omigwe et était très belle. Wonuma, la mère d'Ahurole. Wagbara, le père d'Ahurole. Nnenda, la voisine d'Ihuoma. Ce roman est facile à lire, comprendre et analyser. Beaucoup de lecteurs apprécient le roman *Concubine* parce que d'après eux, ce dernier représente une vraie copie de la culture africaine 'la vie du village'.

3.2.2 Les thèmes dans *Concubine*

Elechi Amadi aborde les thèmes suivant : la croyance dans les puissances surnaturelles, la tradition, le pouvoir masculin, le mari idéal, la polygamie, pour ne citer que ceux-là.

3.3 Conclusion partielle

Bien que la femme soit marginalisée, mise dans une position désavantageuse par rapport à l'homme, il y a cette prise de conscience par la femme de changer son statut, changer sa position dans la vie enfin de gagner et jouir de la même valeur humaine que son homologue homme. La femme lutte pour son émancipation. La femme veut que sa voix soit aussi entendue et respectée dans la société.

CHAPITRE QUATRE : ANALYSE DE DEUX ROMANS : *UNE SI LONGUE LETTRE* ET *CONCUBINE* ET INTERPRETATION

4.0 Introduction partielle.

Ce chapitre analyse et interprète l'aspect synoptique de ces deux romans sous examen pour montrer la place de la femme telle qu'elle est présentée dans *Une si longue lettre* de Mariama Ba et *Concubine* d'Elechi Amadi.

4.1 *Une si longue lettre*

4.1.1 Introduction

Mariama Ba est l'Auteur de ce roman, c'est une femme sénégalaise née en 1929 à Dakar (la capitale du Sénégal) et est morte en 1981 après une longue maladie juste avant la sortie de son deuxième roman *Un Chant Ecarlate*.

Orpheline de mère, elle a été élevée par sa grand-mère dans un milieu traditionnel musulman. Elle est la première romancière africaine à décrire la place réservée à la femme africaine dans la société. Une pionnière des droits de la femme, elle s'est mêlée dans plusieurs organisations des femmes sénégalaises. Son engagement d'éradiquer l'inégalité entre les hommes et les femmes en Afrique l'a conduite à écrire *Une si longue lettre* qui est un roman écrit en Français et traduit en seize (16) langues et a gagné le premier prix Nomma pour sa publication en Afrique.

Institutrice de formation et inspectrice, Ba a promu le rôle crucial ou critique de l'écrivain dans un pays en voie de développement. Elle a cru que la mission sacrée de l'écrivain était de se débattre aux pratiques, traditions et coutumes archaïques qui ne sont pas une vraie part de notre héritage culturel précieux. Éducatrice et mère, elle emprunte la bouche de Ramatoulaye pour prendre en charge certains problèmes délicats de l'éducation, de l'émancipation de la femme et de la condition des femmes.

Une si longue lettre n'est pas un roman autobiographique comme l'on peut le penser, mais une grande partie de l'expérience de l'Auteur a été transposée dans cette œuvre. Ce roman est conçu sous forme d'une longue lettre que la narratrice Ramatoulaye adresse à sa meilleure amie, Aïssatou et dans laquelle elle évoque ses souvenirs. Le roman raconte les destins croisés de ces deux amies, qui sont toutes deux mariées et mères de famille et qui ont toutes deux connu des déboires dans leur ménage.

4.1.2 L'amour et l'amitié

Les deux amies, Aïssatou et Ramatoulaye se rapprochent dans l'univers carcéral, se touchent, se confient l'une à l'autre et finissent par développer des gestes d'amour, partagent leurs expériences de la vie conjugale par écrit. La correspondance amoureuse a été longtemps une forme convaincante d'exprimer à l'être aimé la profondeur de ses sentiments.

L'auteure montre l'expression de cet amitié profonde en disant : « Hasard. Nos grand-mères dont les concessions étaient séparées par une tapade, échangeaient journallement des messages. Nos mères se disputaient la garde de nos oncles et tantes. Nous, nous avons usé pagnes et sandales sur le même chemin caillouteux de l'école coranique. Nous avons enfoui, dans les mêmes trous, nos dents de lait, en implorant fée-souris de les restituer plus belles. Le même parcours nous a conduits de l'adolescence à la maturité ou le passé féconde le présente » (p7).

Dans la sixième lettre, la narratrice se souvient de leur passé en disant : « Tu te souviens de ce train matinal qui nous emmena pour la première fois à ponty-ville, cité des normaliens dans sébikotane. Ponty-ville, c'est la campagne encore verte de la douche des dernières pluies, une fête de la jeunesse en pleine nature, des mélodies de banjos dans des dortoirs, des allées de géraniums ou sous les manguiers touffus »

(P26).

Dans la douzième lettre, Ramatoulaye apprécie le courage de son amie Aïssatou, quand elle dit :
« Comme j’enviais ta tranquillité lors de ton dernier séjour. Tu étais là, débarrassée du masque de la souffrance. Tes fils poussaient bien, contrairement aux prédictions. Tu ne t’inquiétais pas de Mawdo. Oui, tu étais bien là, le passé écrasé sous ton talon. Tu étais là, victime innocente d’une injuste cause et pionnière hardie d’une nouvelle vie » (p53).

Le récit à pour point de départ la mort du mari de la narratrice, Modou Fall, la narratrice écrit à son amie :

« Amie, amie, amie ! Je t’appelle trois fois. Hier tu as divorcé. Aujourd’hui, je suis veuve. Modou est mort. Comment te raconter ? On ne prend pas de rendez-vous avec le destin. Le destin empoigne qui il veut, quand il veut. Dans le sens de vos désirs, il vous apporte la plénitude. Mais le plus souvent, il déséquilibre et heurte. Alors, on subit. J’ai subi le coup de téléphone qui bouleverse ma vie » (p8).

La narratrice continue :

« Modou Fall est bien mort, Aïssatou. On atteste le défilé ininterrompu d’hommes et de femmes qui ont appris, les cris et pleurs qui m’entourent. Cette situation d’extrême tension aiguise ma souffrance et persiste jusqu’au lendemain, jour de l’enterrement. Quel fleuve grouillant d’êtres humains accouru de toutes les régions du pays où la radio a porté la nouvelle. Des femmes s’affairent, proches parentes. Elles doivent emporter à l’hôpital pour la toilette mortuaire encens, eau de Cologne, coton sont soigneusement mis dans un panier neuf, les sept mètres de percale blanche, seul vêtement autorisé à un mort musulman. Le zemzem, eau miraculeuse, venu des lieux saints de l’islam, pieusement

conservée dans chaque famille, n'est pas oublié. On choisit des pagnes riches et sombres pour recouvrir Modou » (p10).

4.1.3 La polygamie.

L'auteure, en traitant la polygamie montre l'hypocrisie sociale et la perfidie de certaines femmes, qu'elles soient coépouses ou belles-mères. En effet, de la même manière que Mariama Ba a su créer des personnages masculins égoïstes, Modou, Mawdo ou Ousmane, et en faire des types incarnant l'instinct polygame, elle a aussi réussi à camper des personnages féminins égoïstes, qui sont à leur tour des types incarnant l'exploitation de la femme par la femme. Alors que chez les hommes, il s'agit du mari, chez les femmes, il s'agit de la mère du mari, de la coépouse elle-même, ou de sa propre mère, voire encore d'une parente proche de ces dernières.

Ba souligne que la responsabilité des torts de la polygamie est partagée. Il s'agit d'une affaire d'hommes et des femmes où chacun poursuit des intérêts égoïstes et personnels au détriment de la première femme, parfois de la deuxième, de la troisième ou de la quatrième. Les femmes, en effet sont les propres avocates de la polygamie.

L'auteur présente une situation réelle qu'elle a vécue où certains individus, hommes et femmes encouragent la polygamie et d'autres sont vraiment contre. L'homme veut avoir plus d'une femme sous sa possession, tout ça pour de raisons égoïstes, mais il n'est pas prêt à être dans une situation où une femme peut avoir plus d'un seul mari. Pourquoi ? Est-ce que l'homme et la femme ne sont pas tous êtres humains ? Dans sa façon de voir les choses, l'on voit que l'auteure est contre la polygamie qui cause du tort à la femme.

Ramatatoulaye a écrit à son amie Aissatou pour confirmer la mort de son mari qui était aussi sa libération contre l'esclavage d'une mauvaise coutume qui ne considérait jamais la femme comme un être humain égale à l'homme parce que Modou, son mari de son vivant avait pris une

deuxième femme contre la volonté de Ramatoulaye. Mais son amie Aïssatou n'avait pas perdu assez de temps pour se libérer de cet esclavage de la polygamie. Quand son mari le médecin Mawdo Bâ avait pris comme deuxième femme Nabou, Aïssatou n'avait pas hésité à divorcer son mari. Après son divorce, elle est devenue interprète, est allé aux États-Unis avec ses fils.

La mort de Modou Fall et le divorce d'Aïssatou avec son mari Mawdo Ba symbolisent la libération de ces deux femmes contre la polygamie qui pour elles n'étaient pas une bonne chose comme Ramatoulaye dit :

« La présence à mes côtés de ma coépouse m'énerve. On l'a installée chez moi, selon la coutume, pour les funérailles» (p10). Et aussi, la lettre d'Aïssatou à son mari Mawdo

« Mawdo,

Les princes dominant leurs sentiments, pour honorer leurs devoirs. Les « autres » courbent leur nuque et acceptent en silence un sort qui les brime.

Voilà, schématiquement, le règlement intérieur de notre société avec ses clivages insensés. Je ne m'y soumettrai point. Au bonheur qui fut notre, je ne peux substituer celui que tu me proposes aujourd'hui.

Tu veux dissocier l'Amour tout court et l'amour physique. Je te rétorque que la communion charnelle ne peut-être sans l'acceptation du cœur, si minime soit-elle.

Si tu peux procréer sans aimer, rien que pour assouvir l'orgueil d'une mère déclinante, je te trouve vil. Dès lors, tu dégringoles de l'échelon supérieur, de la respectabilité où je t'ai toujours hissé. Ton raisonnement qui scinde est inadmissible ;

d'un côté, moi « ta vie, ton amour, ton Choix», de l'autre, « la petite Nabou, à supporter par devoir».

Mawdo, l'homme est un : grandeur et animalité confondues. Aucun geste de sa part n'est de pur idéal. Aucun geste de sa part n'est de pure bestialité.

Je me dépouille de ton amour, de ton nom.

Vêtue du seul habit valable de la dignité, je poursuis ma route.

Adieu

Aïssatou » (p50).

Ces deux femmes ont dénoncé le mal dans leur milieu social, elles n'ont pas gardé silence, elles ont affronté les problèmes critiques de la polygamie dans leur société. Elles ont démontré ce courage de dire non quand quelque chose n'allait pas dans leur société. Elles se sont opposées au système des castes, à la tradition (mauvaise), à la polygamie et à la domination masculine dans leur société. Par exemple cette lettre d'Aïssatou à son mari Mawdo pour lui dire non à sa décision de prendre en mariage une deuxième femme au nom de Nabou (P50).

Bien que ces deux femmes ont dénoncé la polygamie ; l'amie de la narratrice, Aïssatou n'avait pas hésité à dire non à la polygamie, elle a rejeté complètement la polygamie en écrivant une courte lettre à son mari Mawdo. Mais Ramatoulaye n'a pas eu ce courage de dire directement non à la polygamie. Elle accepte de vivre dans la polygamie, elle accepte un mariage polygame par peur de rester seule. Ce n'est qu'après être abandonnée complètement par Modou qu'elle était forcée de prendre le rôle d'une mère célibataire qu'elle reprend la rhétorique de la révolte.

Par exemple, dans la vingt-unième lettre, victime de la polygamie dans le passé, Ramatoulaye dans sa lettre à Daouda dit «jamais » à la polygamie :

« Daouda,

Tu poursuis une qui est restée la même, Daouda, malgré les ravages intenses de la souffrance, toi qui m'as aimée, toi qui m'aimes encore, je n'en doute pas, essaie de me comprendre. Je n'ai pas l'élasticité de conscience nécessaire pour accepter d'être ton épouse alors que seule l'estime, justifiée par tes nombreuses qualités, me tend vers toi. Je ne peux pas t'offrir rien d'autre, alors que tu mérites tout. L'estime ne peut justifier une vie conjugale dont je connais tous les pièges pour avoir fait ma propre expérience.

Et puis, l'existence de ta femme et de tes enfants complique encore la situation. Abandonnée hier, par le fait d'une femme, je ne peux allègrement m'introduire entre toi et ta famille.

Tu crois simple le problème polygamique. Ceux qui s'y meuvent connaissent des contraintes, des mensonges, des injustices qui alourdissent leur conscience pour la joie éphémère d'un changement. Je suis sûr que l'amour est ton mobile, un amour qui exista bien avant ton mariage et que le destin n'a pas comblé.

C'est avec une tristesse infinie et des larmes aux yeux que je t'offre mon amitié. Accepte-la, cher Daouda. C'est avec plaisir que je t'accueille dans ma maison.

Bientôt, n'est-ce pas ?

Ramatoulaye » (p100).

Le lecteur peut conclure que Ramatoulaye écrit une longue lettre à Aïssatou à la mort de Madou parce qu'elle était incapable d'écrire une courte lettre, comme l'a faite Aïssatou, et de ce fait rejette la polygamie.

Dans *Une si longue lettre* la femme est opprimée, étouffée par les traditions, victime de la polygamie comme dans *Devil on the Cross* où les femmes sont représentées comme le secteur le plus opprimé de la population du Kenya. Les hommes dans *Devil on the cross* se vantaient d'avoir beaucoup de concubines à part leurs femmes. C'est-à-dire la femme était considérée comme un objet de satisfaction sexuelle. Par exemple, Ndikita wa Nguunji dans *Devil on the cross* admet d'avoir une faiblesse insatiable pour les femmes, il imagine même se procurer lui-même un phallus de plus pour mieux satisfaire ses appétits sexuels. Cependant, il réagit avec hostilité quand sa femme suggère aussi de prendre de plus les organes génitaux.

Dans ce roman *Une si longue lettre* le courage d'Aïssatou de combattre la polygamie peut aussi se voir dans *Devil on the cross* quand Ngigi utilise certains personnages féminins dans le roman pour défier le statu quo. Par exemple, Wangari est présentée comme une femme puissante et courageuse qui commande l'autorité. La femme n'a pas gardé silence, elle s'est débattue pour sa valeur d'être humain dans la société, pour sa place dans la société, sa libération et son émancipation.

L'auteur montre comment la femme est divisée au lieu de s'unir pour combattre la polygamie. Elle se combat contre elle-même au profit de l'homme égoïste, car un sexe qui se combat contre lui-même, c'est comme une nation qui se combat contre elle-même et donne la chance à l'ennemie pour l'écraser, la diviser pour mieux régner. L'unité entre les femmes serait une bonne chose, car l'union fait la force. L'auteure n'est pas contente avec la religion et en particulier la religion musulmane et la tradition qui encouragent la polygamie, que l'on va voir dans les thèmes qui suivent ; la religion musulmane et la tradition africaine.

4.1.4 La religion musulmane

L'auteur montre comment la polygamie est permise par le coran, du côté de l'homme seulement. Étant donné que le coran interdit l'adultère et que beaucoup d'hommes ont de relations sexuelles en dehors du mariage, pour éviter les enfants illégitimes, l'islam autorise la polygamie. L'islam autorise la polygamie si elle est appliquée de façon légale. Le verset qui fait couler beaucoup d'encre à propos de la polygamie est le suivant : « Si vous craignez d'être injuste pour les orphelins, épousez des femmes qui vous plaisent. Ayez-en deux, trois, ou quatre, mais si vous craignez d'être injuste, une seule ou bien des esclaves de peur d'être injuste » (sourate 4 verset 3). La femme dans la foi islamique, ne va jamais au cimetière, comme la montre la narratrice dans la deuxième lettre en disant : « Après s'être lavé les mains dans l'eau d'une bassine placée à l'entrée de la maison, les hommes revenus du cimetière, défilent devant la famille groupée autour de nous, les veuves. Ils présentent leurs condoléances du disparu » (p12). Des fois l'on voit que la religion ne joue aucun rôle positif dans la lutte pour l'égalité et l'émancipation de la femme. La religion musulmane est un des facteurs qui contribue à la domination et l'exploitation de la femme dans la société africaine. Certaines ordonnances et pratiques culturelles dans la religion musulmane et même dans celle de la religion traditionnelle qui ont tendance à empêcher l'émancipation de la femme. Par exemple, Ramatoulaye et Jacqueline son amie ivoirienne sont également abandonnées par leurs maris pour des filles plus jeunes qu'elles. Et, c'est L'imam de la mosquée centrale de Dakar et Tamsir, le frère de son mari qui annonce les nouvelles du mariage de Modou à Ramatoulaye. Il est clair que l'homme soutenu par la religion se conduit par son propre intérêt et instinct sexuel (Ba 1980). Avec cette analyse d'idée, on comprend la raison pour laquelle les féministes de l'origine musulmane comme Mariama Ba et Aminata Sow Fall considèrent leur religion comme l'instrument par excellence de la domination de la femme, ce

qui laisse la femme dans une position de faiblesse. On voit que la foi islamique a beaucoup influencé les traditions et coutumes en Afrique de l'ouest et au Sénégal, le pays natal de Mariama Ba, l'auteure du roman *Une si longue lettre*.

4.1.5 La tradition africaine et le pouvoir masculin.

À travers une si longue lettre, on observe les conditions oppressives de la femme et ses besoins d'en être émancipée. Ramatoulaye, la narratrice informe du statut de la femme africaine et des parents qui veulent choisir des maris pour leurs filles sans leur consentement. Dans beaucoup de pays africains, le Sénégal y inclus, la femme est considérée comme n'ayant aucun droit. C'est parce que l'homme se voit ou se sent supérieur à la femme, alors où est la place de la femme ? En Afrique, au sein des sociétés traditionnelles, le rôle de la femme est relégué au second plan, car elle est considérée comme un être subalterne. On lui fait croire qu'elle doit d'une part, se soumettre à l'homme. La place de la femme est reléguée au foyer et elle ne jouit d'aucune liberté. La femme doit chaque jour préparer le repas, surveiller et instruire les enfants, nettoyer l'enclos. Elle doit satisfaire aux besoins de son mari. Selon la croyance traditionnelle africaine, la place de la femme est dans la cuisine. Elle ne peut parler au public. Elle ne peut pas sortir sans le consentement de son mari. Beaucoup de pratiques traditionnelles comme le mariage forcé, le dépouillage de la veuve par la belle-famille, et la religion, surtout la religion musulmane mettent la femme dans une position inférieure à l'homme (Theodora Onuka <http://du.doi.org/10.4314/og.v9i13>).

Dans *Une si longue lettre* ; l'auteure montre comment d'après la tradition, tante Nabou qui est la mère de Mawdo, le mari d'Aissatou investit tous ses efforts dans l'éducation de la petite Nabou, sa nièce, en vue de la donner en mariage à Mawdo. Déçue par le premier mariage de son fils avec Aissatou et sous prétexte que cette dernière n'est pas d'origine noble, tante Nabou fait le

vœu de ramener Mawdo à ses origines. En réalité, elle voulait une bru docile, élevée selon la tradition africaine, qui la traiterait comme une reine : l'auteur dit : « La mère de Mawdo...elle réfléchissait le jour, elle réfléchissait la nuit, au moyen de se venger de toi, la Bijoutière » (p42-43).

Tante Nabou ne voulait pas la bijoutière, car elle n'appartient pas à la famille royale d'après leur tradition. C'est au détriment de la condition féminine, en général, qu'œuvre ainsi tante Nabou. Elle représente ce qu'il y a de plus conservateur dans la tradition, elle pense que la qualité première d'une femme est la docilité est que l'instruction d'une femme n'est pas à pousser (p47). Ces deux femmes ont exhibé un courage exceptionnel quand elles se sont opposées à leur système de caste, la narratrice dit : « Nous sortir de l'enlissement des traditions, superstitions et mœurs ; nous faire apprécier de multiples civilisations sans reniement de la nôtre ; élever notre vision du monde, cultiver notre personnalité, renforcer nos qualités, mater nos défauts ; faire fructifier en nous les valeurs de la morale universelle ; voilà la tâche que s'était assignée l'admirable directrice» (pp 27,28). Ici le message de la directrice est vraiment clair, elle demande à ses étudiants de ne pas suivre les mauvaises traditions et affirmer leur personnalité, elle fait un appel à la révolte et jamais à la soumission. Par exemple pour elle (Ramatoulaye) elle s'est rebellée en rejetant le prétendant que sa mère avait choisi pour elle, Ramatoulaye a fait un choix personnel de son mari, Modou Fall. Tout comme son amie Aïssatou, la fille d'un forgeron, désobéit le système de la caste traditionnelle en se mariant à Mawdo, un enfant ou membre de la famille royale.

Une si longue lettre est un roman épistolaire où la narratrice Ramatoulaye, face à son impuissance devant le destin, adresse une longue lettre à sa meilleure amie Aïssatou. Dans cette correspondance, elle évoque leurs souvenirs communs, leurs destins croisés, leurs déceptions.

Mariama Bâ, par le biais de la « lettre » fait un procès de la polygamie, dénonce l'ingratitude des hommes et certaines pratiques dans la société.

Dans un contexte où l'écriture masculine prévalait, il y avait une volonté de la part de l'auteur de prendre en charge la cause des femmes et de faire valoir l'écriture féminine. C'est un roman féministe écrit par une femme qui réagit par rapport aux conditions de ses sœurs victimes des traditions et la domination des hommes. Avec *Une si longue lettre*, Mariama Ba est l'une des premières Africaines à dénoncer les injustices faites aux femmes dans la société. Par exemple dans la cinquième lettre, la narratrice dit : « Victimes d'un triste sort que vous n'avez pas choisi, que sont à côté de vos liants ceux que la richesse enivre, ceux que le hasard favorise. Vous auriez pu, en horde puissante de sa répugnance et de sa révolte, arrachez le pain que votre faim convoite. Votre stoïcisme fait de vous, non des violents, non des inquiétants, mais de véritables héros, inconnus, de la grande histoire, qui ne dérangent jamais l'ordre établi, malgré votre situation misérable» (p22).

La narratrice continue : « Car, premières pionnières de la promotion de la femme Africaine, nous étions peu nombreuses. Des hommes nous taxaient d'écervelées. D'autres nous désignaient comme des diabesses. Mais beaucoup voulaient nous posséder. Combien de rêves avions-nous alimentés désespérément, qui auraient pu se concrétiser en bonheur durable et que nous avons déçus pour en embrasser d'autres qui ont piteusement éclaté comme bulles de savon, nous laissant la main vide » (p26).

Dans la dix-neuvième, la narratrice montre l'inégalité et la domination de l'homme dans la politique de la société, en parlant de l'Assemblée nationale : « Quatre femmes, Daouda, quatre sur une centaine de députés. Quelle dérisoire proportion ! Même pas une représentation régionale ! » (p88). L'Assemblée nationale est sous le pouvoir masculin, la domination

masculine en matière de représentation. Dans la vingt-sixième lettre, la narratrice parle aussi de l'inégalité dans la situation de sa fille qui a été enceinte par un garçon, un étudiant comme lui, en disant : « Lui, Ibrahima Sall, n'encourait aucun de renvoi, à l'université. Et même, s'il n'était que lycéen, qui signalerait à son établissement sa situation de futur père ? Rien dans sa présentation ne changerait. Il demeurerait 'plat', alors que le ventre de ma fille, rebondi, serait accusateur. Quelle loi clémente viendra secourir les lycéennes fautives, dont les grandes vacances ne camouflent pas l'état ? » (p124).

La femme africaine malgré l'époque où elle vivait, une époque caractérisée par la domination masculine d'après la tradition, elle a montré le courage de changer son destin. La femme pour son émancipation a besoin de l'éducation, qui va être discutée dans le thème qui suit.

4.1.6 L'éducation

Ce qui est terrible de ce phénomène est que la plupart des femmes qui sont victimes de l'injustice des hommes sont ignorantes, naïves et ne connaissent pas leurs droits. Esclaves et silencieuses, elles sont maltraitées, mais rêvent d'un avenir meilleur, un futur différent. Aujourd'hui la femme se bat globalement pour son émancipation, elle veut, elle aussi avoir une place au soleil, veut que sa voix soit entendue à travers l'univers. L'auteure montre que la femme en réalité son but est l'émancipation. L'accent est mis sur l'éducation de la fille et la lutte contre l'oppression de la femme par l'homme. L'éducation de la jeune fille tend à créer en elle une prise de conscience de ses droits. L'éducation occidentale aide la femme à enrichir sa connaissance.

Par exemple, Ramatoulaye dans *Une si longue lettre* se rappelle avec nostalgie leurs expériences à l'école en disant à son amie Aissatou ; « Aissatou... nous étions de véritables sœurs destinées à la même mission émancipatrice. Nous sortir de l'enlèvement des traditions superstitions et mœurs, nous faire apprécier de multiples civilisations sans ranimer à notre personnalité,

renforcer nos qualités, mater nos défauts : faire fructifier en nous les valeurs de la morale universelle voilà la tâche que s'était assignée l'admirable directrice (p27).

Une si longue lettre est un roman de mœurs, qui fait la peinture de la société sénégalaise. À travers cette correspondance entre deux amies, les problèmes de la femme Sénégalaise sont étalés de même que les maux dont souffre la société (gaspillage dans les cérémonies, dépravation des mœurs, mauvais comportement, problèmes d'éducation, mariage forcé, absence de droits des femmes) ; par exemple, dans la huitième lettre, la narratrice parle du mauvais comportement de la société en donnant l'extrait ci-après : « Quoi, un Toucouleur qui convole avec bijoutière ? Jamais, Il « n'amassera argent ». La mère de Mawdo est une Dioufène, Guélewar du sine. Quel soufflet pour elle, devant ses anciennes coépouses ! (le père de Mawdo était mort). A vouloir coute que coute épouser une « courte robe » voilà sur quoi l'on tombe. L'école transforme nos filles en diablasses, qui détournent les hommes du droit chemin. Et j'en passe. Mais Mawdo fut fermé « le mariage est une chose personnelle » (p31). L'école a fait que l'individu soit à mesure de prendre une décision personnelle sans suivre les décisions influencées par les traditions archaïques.

L'instruction est devenue un véhicule très efficace pour l'évolution de la faculté intellectuelle et spirituelle de la femme. Sans l'éducation qui accentue la formulation et le développement de l'individu, la femme ne pourra guère atteindre la vraie émancipation de soi-même. Chaque individu, pour s'adapter aux problèmes socioculturels de sa société, a besoin d'une éducation formelle ou informelle.

L'auteure observe que les instructions reçues des associations féministes avaient illuminé les deux amies, Ramatoulaye et Aissatou dans leur circonstance d'abandon par leurs maris. Ces associations ont inculqué dans la femme des idées et des connaissances qui les aideraient à se

libérer de toutes oppressions masculines. Le but de ces associations était surtout de munir à la femme des informations pour franchir les difficultés qui pourraient traverser leur chemin. L'éducation de la femme joue un rôle très fondamental dans son émancipation qui lui permet à participer plus effectivement à la vie sociale et la libère de l'exploitation économique et de l'oppression de l'homme. Par exemple, la puissance émancipatrice des livres et la détermination ont aidé Aissatou à réussir dans la vie sans mari (Omiko Theodora <http://du.doi.org/10.4314/og.v9i1.3>). Une femme qui a atteint un niveau acceptable de l'éducation ne peut pas maltraiter ou agir contre une autre femme, elle ne peut pas être sa propre ennemie comme dans le thème suivant, femme sa propre ennemie.

4.1.7 La femme, sa propre ennemie

L'auteure montre comment, malheureusement, les femmes, aux titres de belles-mères et des maitresses sont responsables pour la rupture de plusieurs familles. Par exemple dans *Une si longue lettre*, tante Nabou, la belle-mère d'Aissatou est particulièrement responsable pour la rupture du mariage de son fils et de sa femme. Mariama Ba dit : « c'est pour ne pas voir sa mère mourir de honte et de chagrin que Mawdo était décidé à se rendre au rendez-vous de la nuit nuptiale. Devant cette mère rigide, pétrie de morale ancienne.....que pouvait Mwado Ba ? » (p48). Cette situation est semblable à celle de Yaye Khady, la mère d'Ousmane dans *un chant écarlate* qui a influencé son fils, Ousmane d'abandonner Mireille, pour épouser Ouleymatou, une jeune femme qu'il connaissait pendant son enfance. Le rôle que joue les belles-mères dans ces histoires est significatif et méprisable parce qu'elles ont aidé les hommes à rendre la vie intolérable pour les femmes semblables à elles. L'auteur prouve son mécontentement concernant la conduite de la belle-famille de Ramatoulaye et surtout de sa belle-mère, en disant ; « Toi, Aissatou, tu laissas ta belle-famille barricadée dans dignité boudeuse. Tu te lamentais : ta belle-

famille t'estime. Tu dois bien la traiter. Moi la mienne me regarde du haut de sa noblesse déchue qu'y puis-je ? Sa mère passait et repassait au gré de ses courses, toujours flanquée d'amies différentes, pour leur montrer la réussite sociale de son fils et surtout leur faire toucher du doigt sa suprématie dans cette belle maison qu'elle n'habitait pas....le père de Modou était plus compréhensif. Il nous visitait le plus souvent sans s'asseoir. Il acceptait un verre d'eau fraîche et s'en allait après avoir renouvelé ses prières de protection pour la maison. » (Pp 33-34).

La belle-fille n'avait aucun problème avec son beau-père, un homme, mais elle avait de sérieux problèmes avec sa belle-mère une femme semblable à elle.

Mariana Ba dans ses romans se pose une question fondamentale pourquoi les femmes œuvrent si activement contre l'intérêt d'autres femmes ? Par exemple, Daba la fille de Ramatoulaye dans *Une si longue lettre* pose directement la question à dame belle-mère après la mort de son père : « pendant cinq ans, tu as privé une mère et ses douze enfants de leur soutien souviens-toi. Ma mère a tellement souffert. Comment une femme peut-elle saper le bonheur d'une autre femme ? » (p103).

Quand la femme se combat contre elle-même, elle donne la chance à son ennemie, l'homme pour l'exploiter à son profit.

Dans la deuxième lettre, la narratrice montre comment la belle-famille traite la veuve pendant le dépouillage (le dépouillage de la veuve par la belle-famille) en disant : « pendant que des hommes dans une longue file hétéroclite de voitures officielles ou particulières, de cars rapide, de camionnettes et vélo-solex, conduisent Modou à sa dernière demeure, nos belles-sœurs nous décoiffent. Nous sommes installées, ma coépouse et moi, sous une tente occasionnelle faite d'un pagne tendu au-dessus de nos têtes. Pendant que nos belles-sœurs œuvrent, les femmes présentes, prévenues de l'opération, se lèvent et jettent sur la toiture mouvante des piécettes pour conjurer

le mauvais sort. C'est le moment redouté de toute Sénégalaise, celui en vue duquel elle sacrifie ses biens en cadeaux à sa belle-famille » (p11).

La narratrice continue en montrant comment la veuve est à la merci de la belle-famille, quand elle dit : « outre les biens, elle s'ampute de sa personnalité, de sa dignité, devenant une chose au service de l'homme qui l'épouse, du grand-père, de la grand-mère, du frère, de la sœur, de l'oncle, de la tante, des cousins, des cousines, des amis de cet homme. Sa conduite est conditionnée : une belle-sœur ne touche pas la tête d'une épouse qui a été avare, infidèle ou inhospitalière » (p11).

La narratrice démontre un élément de la femme comme sa propre ennemie, par exemple dans la neuvième lettre, la narratrice dit : « Mes belles-sœurs me croyaient soustraire aux corvées ménagères. Avec tes deux bonnes ! Insistaient-elles. Certaines de mes belles-sœurs n'enviaient guère ma façon de vivre. D'autres, limitées dans leurs réflexions, enviaient mon confort et mon pouvoir d'achat. Elles oubliaient la source de cette aisance ; debout la première, couchée la dernière, toujours en train de travailler. Tandis que ma belle-mère pensait à sa vengeance » (p.34, 35).

Dans ce roman, l'on trouve aussi un élément de la femme qui torture sa compatriote femme, au lieu de combattre la polygamie, elle la défend et l'encourage. Dans la quinzième lettre, la narratrice dit : « la petite, Nabou avait grandi à cote de sa tante, qui lui avait assigné comme épouse de son fils Mawdo qui avait déjà une épouse au nom d'Aissatou. Une femme qui impose à une autre femme une coépouse.

4.1.8 L'exploitation économique.

L'auteure montre que sur le plan économique, l'on remarque que la femme a beaucoup contribué à l'essor de la société traditionnelle africaine. L'homme voyait la femme comme une

marchandise à vendre pour faire du profit ou un outil à utiliser pour s'enrichir. La femme n'avait rien à dire mais ne devrait que se soumettre à l'homme. L'homme ne lui donne pas une place de valeur dans la société. La femme n'est pas respectée ou considérée dans la société. Le langage utilisé par la société ; par l'homme et par la femme elle-même contre la femme, ne sonne pas bien à l'oreille. L'auteure montre son mécontentement contre cette exploitation économique en disant : « Tu oublies que j'ai un cœur, une raison, que je ne suis pas un objet que l'on se passe de main en main. Et tes femmes, Tamsir ? Ton revenu ne couvre ni leurs besoins, ni ceux de tes dizaines d'enfants. Pour te supplier dans tes devoirs financiers, l'une de tes épouses fait des travaux de teinture, l'autre vend des fruits, la troisième inlassablement tourne la manivelle de sa machine à coudre. Toi, tu te prélasses en seigneur vénéré, obéi au doigt et à l'œil. Je ne serai jamais le complément de ta collection » (p85).

Par exemple, dans cet extrait, on montre comment l'homme utilise la polygamie pour exploiter la femme, l'homme est là en seigneur vénéré, il ne fait aucun travail, mais la première femme, la deuxième et la troisième travaillent dur au profit de cet homme égoïste. Malgré tout ce que la femme a fait pour l'homme, elle se sent trahie, déçue et humiliée par le comportement égoïste de l'homme, comme c'est le cas dans le thème qui suit.

4.1.9 Trahison, déceptions et humiliation.

L'auteur montre comment la narratrice avait été trompée et trahie par son mari Modou Fall en disant : « Folie ou veulerie ? Manque de cœur ou amour irrésistible ? Quel bouleversement intérieur a égaré la conduite de Modou Fall pour épouser Binetou ?

Et dire que j'ai consacré trente ans de ma vie, dire que j'ai porté douze fois son enfant. L'adjonction d'une rivale à ma vie ne lui a pas suffi. En aimant une autre, il a brûlé son passé moralement et matériellement. Il a osé pareil reniement...et pourtant.

Et pourtant, que n'a-t-il fait pour que je devienne sa femme ? » (p23).

L'auteur parle du malheur de la femme dans la société africaine traditionnelle qui lui assujettisse aux conditions esclavagistes et pathétiques. Malgré le fait que la femme apporte souvent du soutien à son mari afin qu'il réussisse dans la société, la femme est souvent abandonnée pour des filles qui sont plus jeunes qu'elle. Ce fait est évident dans le mariage de Ramatoulaye avec Modou, Aissatou et Mawdou Fall et Jacqueline avec Samba Diack dans *Une si longue lettre*. Et, Mireille avec Ousmane dans *Un chant écarlate*, Mireille est également abandonnée par son mari, pour la jeune fille, Ouleymatou.

Ramatoulaye dans *Une si longue lettre* partage certains traits avec Lolli dans *la grève des battus*, toutes deux étant trahies par leurs maris après plusieurs années de mariage. Leurs maris ont pris pour deuxièmes femmes, des jeunes filles. La trahison, les mensonges, l'égoïsme de l'homme dans ces deux romans sont similaires. Mour Ndiaye est comme Modou Fall, comme Mawdou Ba, ou Samba Diack, c'est-à-dire à l'image du Sénégalais polygame incapable de résister à la tentation d'épouser plusieurs femmes. Ainsi, Ramatoulaye, comme Lolli et Mireille, représente bel et bien la femme abandonnée, trahie, exploitée que l'on rejette quand, avec l'âge, les charmes physiques de la jeunesse font place à ceux de la fidélité et sagesse morale que, malheureusement, le mari polygame ne sait pas voir, et encore moins apprécier. C'est pourquoi la femme se sent trahie (Medoune Gueye : 1998).

Pour montrer sa déception, la narratrice dit : « Je t'avertis déjà, je ne renonce pas à refaire ma vie. Malgré tout déceptions et humiliations, l'espérance m'habite. C'est de l'humus sale et nauséabond que jaillit la plante verte et je sens pointer en moi, des bourgeons neufs. Le mot bonheur recouvre bien quelque chose, n'est-ce-pas ? J'irai à sa recherche. Tant pis pour moi, si j'ai encore à t'écrire une si longue lettre » (p131). La femme trahie, déçue et humiliée par

l'homme égoïste, compte refaire sa vie et mettre à côté son passé mélancolique et aller de l'avant. La narratrice, dans la douzième lettre montre aussi son mécontentement dans sa conversation avec Mawdo en disant : « J'étais offusquée. Il me demandait compréhension. Mais comprendre quoi ? La suprématie de l'instinct ? le droit à la trahison ? La justification du désir de changement ? Je ne pouvais être l'alliée des instincts polygamiques- Alors, comprendre quoi? » (p53).

L'auteure n'est pas contente de cet homme, mari polygame, égoïste et plein d'insultes dans sa bouche avec un langage qui manque de respect, un mari exploiteur et oppresseur, un mari brutal. Mais, elle pense, rêve, imagine plutôt un mari idéal, collaborateur, respectueux. Pour ne citer que ceux-là. D'où le thème suivant, un mari idéal.

4.1.10 Un mari idéal.

L'équilibre familial est un problème social qui préoccupe vraiment l'auteure dans ses deux romans, *Une si longue lettre* et *Le chant écarlate*. L'auteure veut voir l'harmonie et la réussite du couple. Il est clair que Mariama Ba veut attirer l'attention du lecteur sur la difficulté, voire l'impossibilité de réaliser cet objectif. A travers Daba et son mari, Abou, dans *une si longue lettre*, on peut lire l'idéal du couple que l'auteure propose par l'intermédiaire de Ramatoulaye : « Daba, les travaux ménagers ne l'accablent pas. Son mari cuit le riz aussi bien qu'elle, son mari qui proclame, quand je lui dis qu'il 'pourrit' sa femme : Daba est ma femme. Elle n'est pas mon esclave, ni ma servante. Je sens murir la tendresse de ce jeune couple qui est l'image du couple telle que je la rêvais. Ils s'identifient l'un à l'autre, discutent de tout pour trouver un compromis » (p107). D'où l'importance que Mariama Ba attache à l'entente pour une union parfaite et que Ramatoulaye confirme en ces termes : « Je reste persuadée de l'inévitable et nécessaire complémentarité de l'homme et de la femme » (p129).

L'auteure, montre un changement de mentalité dans l'homme moderne, qui est en conflit de génération avec l'homme traditionnel dans leur façon d'apprécier la présence féminine. L'homme traditionnel ne pouvait pas aider une femme dans les travaux ménagers, ni la consulter. Mais, l'homme moderne, voit dans une femme, une collaboratrice, un partenaire qu'on peut consulter pour trouver un compromis. L'auteure réside plus particulièrement dans son choix de dépeindre la condition féminine afin de véhiculer ce qui n'est, en fait, qu'une tentative de promouvoir le développement de l'être. L'auteure veut voir, l'homme et la femme vivre en harmonie, être collaborateurs, avoir entre eux un respect mutuel, valoriser l'existence humaine pour mieux développer, tous ensemble, l'univers.

La narratrice s'exprime avec certitude quand elle dit :

« J'insiste pour que mes filles prennent conscience tout de même de la valeur de leur corps. J'insiste sur la signification sublime de l'acte sexuel, une expression de l'amour. L'existence de moyens contraceptifs ne doit pas mener à un déchainement de désirs et d'instincts. C'est à son contrôle, à son raisonnement, à son choix, à sa puissance d'attachement que l'individu se distingue de la bête.

Chaque femme fait de sa vie ce qu'elle souhaite. Une vie de femme dissolue est incompatible avec la morale. Que tire-t-on des plaisirs ? Un vieillissement précoce et l'avalissement, pas de doute, je soulignais encore.

Mes mots tombaient difficilement devant mes auditrices. De l'assistance, j'étais la plus vulnérable. Car aucune surprise n'était peinte sur les visages du trio. Mes phrases hachées n'avaient suscité aucun intérêt particulier. J'avais l'impression d'enfoncer une porte ouverte.

Le trio savait déjà, peut-être....un long silence...Et le trio disparut...

Je poussai un « ouf » de soulagement. J'avais l'impression de déboucher à la lumière après un long parcours dans un tunnel étroit » (p127).

Ces paroles suscitent dans la femme une prise de conscience, il faut que la femme se découvre et avance dans sa vie car la polygamie met la femme dans une situation désavantageuse, elle est seulement considérée comme un objet pour satisfaire le plaisir sexuel de l'homme égoïste et une machine à utiliser pour la reproduction des enfants. Il est temps pour la femme d'apprécier son existence et songe à un mari idéal, qui sera là pour elle et elle seule, et jamais un mari égoïste que l'on partage avec une autre femme. La femme doit songer d'avoir un mari collaborateur, consultant et respectueux et jamais un mari égoïste, polygame et dictateur.

4.1.11 Conclusion.

Dans l'ensemble le roman *Une si longue lettre* est composé de 28 lettres que Ramatoulaye a écrit à sa meilleure amie Aïssatou Ba. Ce roman dépeint la vie des femmes en Afrique. Il parle aussi de la vie de deux femmes au Sénégal. Dans ce roman, la narratrice évoque successivement leur rencontre, leur mariage, l'éducation des enfants, le traumatisme provoqué par l'arrivée de la deuxième épouse, les relations parfois difficiles avec la belle famille et les sollicitations dont elle est l'objet depuis la mort de son mari. Ce livre est un témoignage sur le comportement masculin, le rôle de la famille et le poids de la religion islamique dans la vie du couple et, tout particulièrement, dans celle de la mère et de l'épouse. Mariama Ba, par le biais de son personnage Ramatoulaye, déplore le peu de liberté accordée à la femme, ainsi que le rôle secondaire qui lui est assigné. Elle a dénoncé l'injustice faite à la femme dans la société. Elle décrit son monde en tant que femme musulmane. Mariama Ba aborde différents thèmes dont principalement la lutte contre la polygamie, contre les traditions archaïques et contre la condition précaire de la femme.

4.2 Concubine

4.2.1 Introduction

Auteur ; Elechi Amadi est né à Aluu près de Port Harcourt dans l'est du Nigéria en 1934. Il est instruit dans un collège du gouvernement, Umuahia et licencié en mathématique et physique de l'université d'Ibadan. Après une période d'arpenteur et d'enseignement, il a joint l'armée nigériane où il a atteint le grade de capitaine. Il quitta l'armée en 1965 pour continuer avec l'enseignement, mais il a rejoint l'armée pendant la guerre civile quand il était détenu deux fois dans l'est du Nigéria. Amadi a joint le gouvernement de River State comme chef du ministère de l'information et puis du ministère de l'éducation. Son premier roman *Concubine* était publié en 1966. Autres œuvres littéraires; *The Great Pond* (1969), *Sunset in Biafra* (1973) *Peppersoup* et *The Road to Ibadan* (1977), *The slave* (1978), *Dancer of Johannesburg* (1978), *Estrangement* (1986). Elechi Amadi a écrit ses romans dans les années 60 et 70 quand la société Africaine traditionnelle était encore vraiment sous la domination masculine. Et sa conclusion était qu'il a vu dans la femme une force réelle de stabilité est du progrès. Dans ses romans, il a montré comment les femmes ont réussi là où les hommes ne pouvaient pas, spécialement dans les résolutions des conflits et dans l'administration ménagère.

Les points de vue d'Amadi sur la femme et en particulier sur la femme Africaine traditionnelle sont évidents parce qu'il a défendu la cause de l'émancipation de la femme bien avant les mouvements des années 80 et 90 qui ont commencé à revendiquer pour l'égalité de sexe et de l'action affirmative féminine.

4.2.2 La croyance dans les puissances surnaturelles.

Dans ce roman *Concubine*, l'Auteur parle d'une femme du nom d'Ihuoma, la plus belle femme du village Omokachi, même si elle vient du village Omigwe. Elle était mariée à Emenike,

mais son mari était tué par son ami Madume concernant une portion de terre, Ihuoma est mariée au roi de la mer qui ne veut pas qu'elle se marie à un autre homme sur terre. Ihuoma n'était pas une femme ordinaire.

Personne dans le village n'est prêt à croire que la plus belle femme, vraiment travailleuse, qui se comporte élégamment dans le village, n'est pas juste une femme ordinaire. Les deux hommes déjà ont été tués par la colère de son mari, le dieu de la mer, son mari, Eminike et le jeune homme, Ekwueme. Madume est aussi mort d'une façon mystérieuse suite à une confrontation avec Ihuoma concernant la portion de la terre laissée par son mari, Eminike. Madume a essayé le fétiche, mais sans succès, la puissance du roi de la mer était très forte. Quand le grand féticheur du village dit à un jeune homme amoureux et qui veut prendre en mariage Ihuoma la vérité, le jeune homme dit que s'il pouvait prendre Ihuoma en mariage pour un jour seulement puis mourir, son âme ou son esprit se reposera en paix. Le jeune - homme, Ekwueme est mort juste avant de marier Ihuoma montrant que vraiment Ihuoma est une déesse et cependant une concubine de dieu. Quand Ekwueme était malade, ses parents ont appelé un féticheur, au nom d'Anyika et au chapitre vingt-huit, l'auteur dit : « Très mal, dit Anyika. Qu'est-ce qui est mal ? demande, Adaku, la mère d'Ekwueme. Après quelque temps, le féticheur dit : ce mariage n'est pas possible. Pourquoi ? demande Wigwe, le père d'Ekwueme. Les esprits, les esprits forts. Ils sont contre le mariage d'Ihuoma et votre fils, Ekwueme» (p195). Le féticheur, continue au chapitre vingt-huit : « Écoutez, Ihuoma appartient à la mer, quand elle était dans le monde spirituel, elle était la femme du roi de la mer. Contre le conseil de son mari, elle s'est incarnée et a pris un corps humain. Son mari le roi de la mer était fâché et jaloux, il a tué tout homme qui voulait faire l'amour avec Ihuoma. Il s'est manifesté sous la forme d'un serpent. Il a tué ; Eminike, Madume et Ekwueme» (p195).

4.2.3 La tradition

'*Concubine*' représente une société dans laquelle l'image de la femme se conforme aux demandes rigides de la tradition. La femme dans le village Omokachi ne peut pas s'aventurer un pas en dehors du sentier social tracé pour elle.

Dans ce roman *Concubine*, la femme est aussi opprimée, elle n'est pas considérée comme un être humain, la société utilise un langage très fort contre la femme. Par exemple, à la page 4, chapitre deux quand l'Auteur dit :

« Wolu, la femme de Madume, lui avait donné quatre filles, une chose agaçante, malgré les dots qu'il pouvait avoir quand ses filles seront mariées. Mais qui portera son nom quand il meurt ? L'idée que les enfants (fils) de son grand frère vont hériter ses biens lui faisait mal au cœur ».

C'est-à-dire la naissance d'une fille n'avait aucune valeur dans cette société. Cette perception est la même comme dans *A Grain of Wheat* de Ngugi Wathiong'o où la naissance d'une fille n'avait aucune valeur. Madume comptait même épouser une autre femme en utilisant les mêmes dots qu'il recevrait au mariage de ses filles. Cette façon d'agir de Madume, se ressemble à celle du Benerafa, le père de Saida dans *les honneurs perdus* de Calixte Beyala, qui pleure amère quand la sage - femme lui informe que l'enfant mâle qu'il attendait est actuellement une fille. Pour lui, il serait mieux d'avoir un enfant mort-né, qui est un garçon que d'avoir un enfant né vivant, qui est une fille. Il dit : « J'aurais préféré que mon fils soit mort au lieu d'être transformé en fille ». L'idée d'avoir une fille, n'est pas acceptable, ce qui a fait qu'il a utilisé le pouvoir magique d'un féticheur pour renverser le sexe de l'enfant, mais en vain, il a échoué d'obtenir son désir (Beyala, 1996). Dans la tradition africaine, on préférait la naissance d'un garçon à celle d'une fille. La tradition exigeait aussi que la femme appelait l'homme 'seigneur' par exemple, au chapitre sept, l'auteur nous montre comment une femme s'adressait à un homme, Mgbachi, la femme de Nnadi

dit « mon seigneur votre repas est prêt. Venez manger avant qu'il se refroidisse» (p 31), la femme appelle l'homme seigneur quelle élévation ! C'est comme si la femme vénère l'homme. L'homme s'est placé dans une position vraiment élevée et la femme dans une position où elle n'avait aucune considération d'un être humain. D'après l'auteur, dans cette tradition, la femme ne pouvait pas vivre seule sans la présence d'un mari dans sa vie, comme l'auteur montre, au Chapitre huit, quand la mère d'Ihuoma, Okachi dit à sa fille : « Regarde, ma fille, tu as besoin d'un homme pour prendre soin de toi » (p38). Pour Okachi, sa fille Ihuoma ne pouvait pas vivre sans un homme, montrant comment la femme était sous la dépendance de l'homme.

4.2.4 Le pouvoir masculin

L'auteur donne l'image d'un monde dominé par le pouvoir masculin où l'homme est le sommet du show, il est orgueilleux et brutal. Par exemple, la conversation des parents d'Ihuoma montre la méchanceté de l'homme, le manque de respect de l'homme vis-à-vis de la femme. Okachi, la mère d'Ihuoma dit : « Comme si toutes les femmes étaient bêtes Ogbuji, le père d'Ihuoma répond, bien la plupart de vous. Mon Seigneur dit la mère d'Ihuoma, certains hommes sont plus bêtes que les femmes. Silence, femme, et mange, répond le Père d'Ihuoma. Pardon, mon Seigneur, dit la mère d'Ihuoma » (*Concubine*, Chapitre huit, page 39). L'homme dans sa façon de s'adresser à la femme, il utilise un langage fort et ne donne jamais la chance à la femme de s'exprimer. La voix de la femme n'est pas entendue et respectée. L'homme traditionnel n'apprécie jamais la contribution de la femme, au chapitre huit, la mère d'Ihuoma a préparé une soupe délicieuse qui n'était pas appréciée par son mari. L'auteur dit : « Ajoute de la soupe, dit le père d'Ihuoma. Vous aimez la soupe, n'est-ce pas elle est délicieuse ? demande la mère d'Ihuoma. Tu veux que j'apprécie ta soupe par force ? demande le père d'Ihuoma. Eh ! bien, la soupe est délicieuse sans doute, mais c'est grâce au poisson et à la viande que j'ai donnés pour

préparer, dit le père d'Ihuoma. Bien demain je vais seulement bouillir votre viande et poisson, et voir si vous allez aimer ça, dit la mère d'Ihuoma. Avec ça, je vais te gifler ! dit le père d'Ihuoma » (39). Toutes tentatives d'expression libre par les femmes sont contrôlées par les intérêts primordiaux des dores masculins et des classes sociales rituelles. Par exemple, quand Ihuoma ose récolter les plantains sur la portion de terre contestée, elle est confrontée par Madume qui avec outrecuidance lui demande de livrer sa récolte. La femme a eu le courage d'affronter Madume, ils se sont engagés dans une discussion :

« Qui est là? Demande Madume, pas de réponse. Après, il a vu Ihuoma qui méthodiquement met sa récolte dans son panier et met ça sur sa tête. Madume qui dit, ce n'est pas pour toi cette récolte et la femme répond, je crois que les anciens ont résolu ce problème en fixant ses yeux sur Madume. Qui t'a dit ça ? Demande Madume. Je n'ai pas besoin d'être informé ; J'étais là, ce n'est pas vrai, dépose les plantains.

Pourquoi ? Répond Ihuoma, c'est ma récolte, ce champ appartient à mon mari. Met ton panier par terre, demande Madume. Ihuoma met par terre son panier, enlève les plantains et commence à t'en aller. Seulement une femme idiote peut essayer de lutter avec un homme. Madume l'a tenue par la main, la femme a tiré sa main par force et a quitté cet endroit en pleurant jusque chez soi. » (P68).

Ce passage montre le courage d'Ihuoma, malgré le pouvoir masculin, la femme peut ouvrir sa bouche et s'exprimer au lieu de garder silence. Ihuoma est une femme courageuse qui a affronté Madume, un homme très fort. Le courage d'Ihuoma est comme celui de Wangari, une femme puissante qui a combattu les pratiques corrompues des hommes d'affaires dans sa société (*Devil on the cross*, page 44) c'est comme Wariinga, une femme courageuse qui a tué le vieil homme

riche qui l'avait enceintée (*Devil on the cross*, page 253). Donc Wangari, Wariinga, Ihuoma montrent un courage similaire dans leur tentative de défier le statu quo. Dans ce roman, la femme au nom d'Ihuoma a montré un courage exceptionnel, elle a affronté Madume l'homme fort qui a tué son mari pour une portion de terre. Et on trouve aussi ce courage dans le roman *les bouts de bois de dieux* où les femmes ont aidé les travailleurs (hommes) du Chemin de fer pendant leur grève pour demander de bonnes conditions de service. Le manque de respect contre la femme dans *Concubine* rappelle aussi comment la femme est traitée dans *Tongue of the Dumb* où l'auteur considère la femme comme étant un sexe faible et l'homme est un sexe fort. La femme doit se soumettre à son mari. Un homme peut avoir une femme de plus, mais pas une femme. La violence contre la femme dans *Concubine* est aussi comme celle qu'on trouve dans *Things Fall Apart* où Okonkwo battait sa femme régulièrement et la blessait physiquement.

4.2.5 Le mari idéal.

L'auteur présente un mari idéal, comme celui qui apprécie la contribution de la femme, qui reconnaît la présence et la valeur de la place de la femme dans la société. Par exemple, au chapitre sept, l'auteur montre comment Nnadi, le beau-frère d'Ihuoma est un homme exceptionnel qui apprécie la présence et la contribution de sa femme en disant : « Nnadi pensait, comment il avait de la chance d'avoir une telle femme qui travaillait dur. Après le deuil, il a pris une décision d'acheter un cadeau pour sa femme » (p31). Le même Nnadi, après la mort de son frère Emenike, a pris bon soin de sa belle-sœur Ihuoma. Il l'a aidée à fixer le toit de sa case. Au chapitre neuf, l'auteur dit : « Demain, j'ai l'intention de fixer ton toit. Ah ! Nnadi, tu es gentil, dit Ihuoma, c'est comme si mon mari Emenike était toujours en vie. Ihuoma, dit Nnadi ; tu ne manqueras rien, je ferais tout pour t'aider » (43). Dans Nnadi, l'on voit l'image d'un homme moderne comme c'est le cas d'Abou, le mari de Daba Fall, la fille aînée de Ramatoulaye dans

Une si longue lettre, qui lui aussi aidait sa femme en faisant la cuisine et traitait sa femme comme une collaboratrice et jamais comme une esclave ou une servante. Ihuoma apprécie aussi la collaboration de la femme de son beau-frère, Nnadi, qui l'a aidée durant la période de préparation de la clôture du deuil d'Emenike, le mari d'Ihuoma, l'auteur dit : « Ihuoma, nous devons commencer, sérieusement les préparations demain. Je suis d'accord avec toi ma sœur, répond, Ihuoma, je te remercie beaucoup d'être à mes côtés. Seule, je ne peux pas » (p31). La femme n'était pas toujours sa propre ennemie, elle était aussi sa propre collaboratrice. Ihuoma était aussi à mesure de prendre soin de ces trois enfants et de sa ferme, seule sans le soutien d'un homme, comme Aissatou Ba dans une si longue lettre, qui aussi a pris soin de ses enfants, seule, sans l'assistance d'un homme. Au chapitre huit, l'auteur dit : « C'était une chance, elle devrait prendre soin de ses trois enfants et de sa ferme, elle consacra toute son énergie au service de ses enfants et sa ferme, ses enfants étaient en bonne santé et sa ferme bien entretenue » (p36).

4.2.6 La polygamie

Dans *Concubine* on trouve aussi une société polygame comme dans *Une si longue lettre*, *Devil on the Cross* par exemple, au chapitre dix quand Madume dit à sa femme ; « Regarde, certains hommes de mon âge ont deux femmes, d'autres trois. Je ne vois pas pourquoi tu veux te tuer parce que je veux prendre une deuxième femme » (p56). La femme n'a pas de choix, elle doit se conformer aux exigences de la tradition qui encouragent la polygamie, qui favorisent l'homme et défavorisent la femme. La femme n'a rien à dire, elle est victime d'un sort qu'elle n'a pas choisi. L'auteur à travers Ihuoma est contre la polygamie. Au chapitre vingt-deux, il dit : « Ekwueme, tu es l'époux d'une fille de mon village, vas, vas, s'il te plaît » (p51). Ihuoma a eu le courage de dire non à Ekwueme pour sa proposition, car pour Ihuoma, Ekwueme avait déjà une autre femme. La volonté d'Ihuoma est faite, sa voix est entendue. Ekwueme, n'a pas de choix, mais de

suivre la décision d'Ihuoma. Cet esprit inculqué dans l'homme qu'il est supérieur à la femme, que le monde lui appartient, que le monde est sous son pouvoir, pousse l'homme dans son orgueil et esprit égoïste d'avoir plus d'une seule femme.

4.2.7 Conclusion

Dans l'ensemble, la femme est sous la domination de l'homme. L'homme est le chef et laisse la pauvre femme dans une position de faiblesse. Mais Ihuoma s'est distinguée parmi les femmes de son village, elle a montré un courage exceptionnel en affrontant Madume l'homme fort et aussi la capacité de garder ses enfants seule en travaillant dur. D'où le courage d'Ihuoma montre déjà les signes de l'émancipation de la femme. Dans *Concubine* tout comme dans *Une si longue lettre* la femme occupe une place inférieure par rapport à l'homme. La société dans ces deux romans est dominée par les hommes mais la femme ne se laisse pas faire, elle lutte pour sa libération. Bien qu'Amadi présente un monde dominé par le pouvoir masculin dans ses romans et en particulier dans *Concubine*, il fait une révélation intéressante que la femme est 'le vrai maitre' du monde, l'homme est le maitre par accident. La femme dans les œuvres d'Amadi à un bon sens du jugement, elle sait ce qui est bon pour son propre bien. L'auteur ne laisse pas son personnage féminin d'être tourmentée par les mauvaises traditions. Pour lui une société ne peut pas être respectée s'il y a l'exploitation et la discrimination des sexes. La femme, d'après lui, doit être une collaboratrice et jamais une esclave.

4.3 Conclusion partielle

L'analyse des romans ; *Une si longue lettre* et *Concubine* montre que la femme est opprimée par sa société ; par les hommes et aussi par les femmes elles-mêmes. La voix de la femme en majorité n'est pas respectée, entendue. C'est un monde masculin, contrôlé par l'homme.

Mais il y a aussi la prise de conscience par la femme à s'émanciper. Il y a des cas où certaines femmes courageuses ont dit non à l'injustice sociale, elles ont combattu ce monde masculin. La femme en général est considérée comme un être inférieur à l'homme.

4.4 Conclusion générale

Après l'analyse textuelle de ces deux romans à l'étude : *Une si longue lettre* de Mariama Ba et *Concubine* d'Elechi Amadi, on trouve que ces deux romans ont été écrits pendant la période où la société africaine traditionnelle était sous la domination masculine. La femme est considérée comme un sexe faible, sans valeur et inférieur à l'homme, qui à son tour est considéré comme un sexe fort et supérieur. La femme est marginalisée et mise dans une position subalterne dans la société. Malgré cette domination masculine, la femme n'est pas intimidée, elle dit non à la polygamie et aux mauvaises pratiques de la tradition. La vie entre l'homme et la femme au sein de la société est brutale. La femme est maltraitée par l'homme et par la femme elle-même, le cas de la belle-mère ou de la belle-sœur, qui maltraite l'épouse de son fils ou la femme de son frère. La femme est sous la domination de l'homme, mais malgré cette situation, elle fait sentir sa présence et sa valeur au sein de la société. La femme se révolte contre le pouvoir masculin, elle fait sentir sa voix dans la société, sa décision est respectée, l'homme n'a pas de choix, il ne peut pas imposer son autorité, mais qu'à suivre et respecter la décision de la femme. Par exemple, le refus à la polygamie par Ihuoma, Aissatou et Ramatoulaye, montre la révolte de la femme contre la domination masculine. Certains hommes et femmes avaient de la considération pour la femme. D'où la place de la femme dépend de la femme elle-même, d'après le choix de ce qu'elle veut devenir et obtenir dans la vie. La femme n'a pas une place fixe dans la société. Si, elle veut sa liberté, son émancipation, elle les aura.

REFERENCES

- Achebe, C. (1975). *Things Fall Apart*. Nairobi: Heinemann Education Books Ltd.
- Amadi, E. (1966). *Concubine*. London : Heinemann.
- (1969). *The Great Ponds*. London: Heinemann.
- (1978) .*The Slave*. London : Heinemann.
- Ba,M. (1980) .*Une Si Longue Lettre*.Dakar : Nouvelles Éditions africaines.
- (1981). *Un Chant Ecarlate*. Dakar : Nouvelles Editions Africaines.
- Beyala, C. (1985). *C'est Le Soleil Qui M'a Brulé*. Paris: Stock.
- (2007). *L'Homme Qui m'Offrait Le Ciel*. Paris. Albin Mitchel.
- Boto, E. (1971). *Ville Cruelle*. Paris: Editions Présence Africaine.
- Buchi, E. (1980).*The Joys of Motherhood*. London: Heinemann.
- (1981). *Second Class Citizen*. London: Fontana/Collins.
- Frank,K. (1987). *Women without Men: The Feminist Novel in Africa*. IN E.D. Jones, E. Palmer, &M. Jones (Eds). *Women in African Literature to day* (vol.15).Trenton, NJ: African World Press.
- Gueye,M. (2005). *Aminata Sow Fall: Oralité et Société dans l'œuvre Romanesque*. Paris: L'Harmattan.
- Healey, J.F. (1995). *Race Ethnicity Gender and Class*. California: Pine Forge Press.
- Jean, L.J. (1995). *Littérature Francophones d'Afrique Centrale*. Paris : Editions Nathan International.
- Jones, M. (Eds). (1987). *Women in African Literature Today*. New Jersey: Africa World Press.
- Mainimo, W.I (2001). *The Rise of the Cameroonian Feminist Novel*. In: Charles Nama (ed), Epasa Moto, pp.29-61.Limbe: Presprint.

Mulaisho, D. (1989). *The Tongue of the Dumb*. Lusaka: Heinemann.

Muyendekwa, L. (2008). *Dissertation on Images of Women*. Lusaka: Unza Press.

Ngugi, WA Thiongo.(1967). *A Grain of Wheat*.London: Heinemann.

(1980). *Devil on the Cross*. London: Heinemann.

Oakey, A. (1985). *Sex, Gender and Society*. Foreword, Gower Publishing Company Ltd.

Robert, P. (Eds) (1971). *Dictionnaire du Français Primordial*. Paris: S.N.L.

Sadji, A. (1964). *Education africaine et civilisation*. Dakar: Impr, A. Diop.

Segond, L (2003). *La Sainte Bible*, Alliance Biblique Universelle.

Sembene, O. (1970). *God's Bits of Wood*. Ibadan: Heinemann.

(1973).*Xala*.Paris: Presence Africane.

(1983). *The Last of the Empire*.

Sow,F.A (1976). *Le Revenant*. Dakar: NEA.

(1979). *La Greve des battu*.Dakar:NEA.

(1987). *L'EX-père de la nation*. Dakar: NEA.

www.oboulo.com/statut-femme-coran-35442htm/, 6 avril, 2011

<http://www.babe/board.de/showthread.php/16357-une-si-longue-lettre>, 9 avril, 2011

<http://www.enotes.com/long-letter/summary>, 10 avril, 2011

<http://www.whyislam.org>, 13 avril, 2011

<http://www.esr-phe.sorbonne.for/index3659.htm/>, 13 avril, 2011

<http://www.psyshanalyse.paris.com>, 13 avril, 2011

<http://www.marie11.paris.fr/marie11/jsp/portail.jsp21olpage=158>, 25 avril, 2011

Theodora Onuko [http:// du.doi.org/10.4314/og.v 9i1.3](http://du.doi.org/10.4314/og.v9i1.3), 5 avril, 2013

Le Saint Coran, Nouvelle édition 1989 Corrigée et Augmentée. Amana Corporation 1989,
Brentwood, Mary land USA. Printed in France.